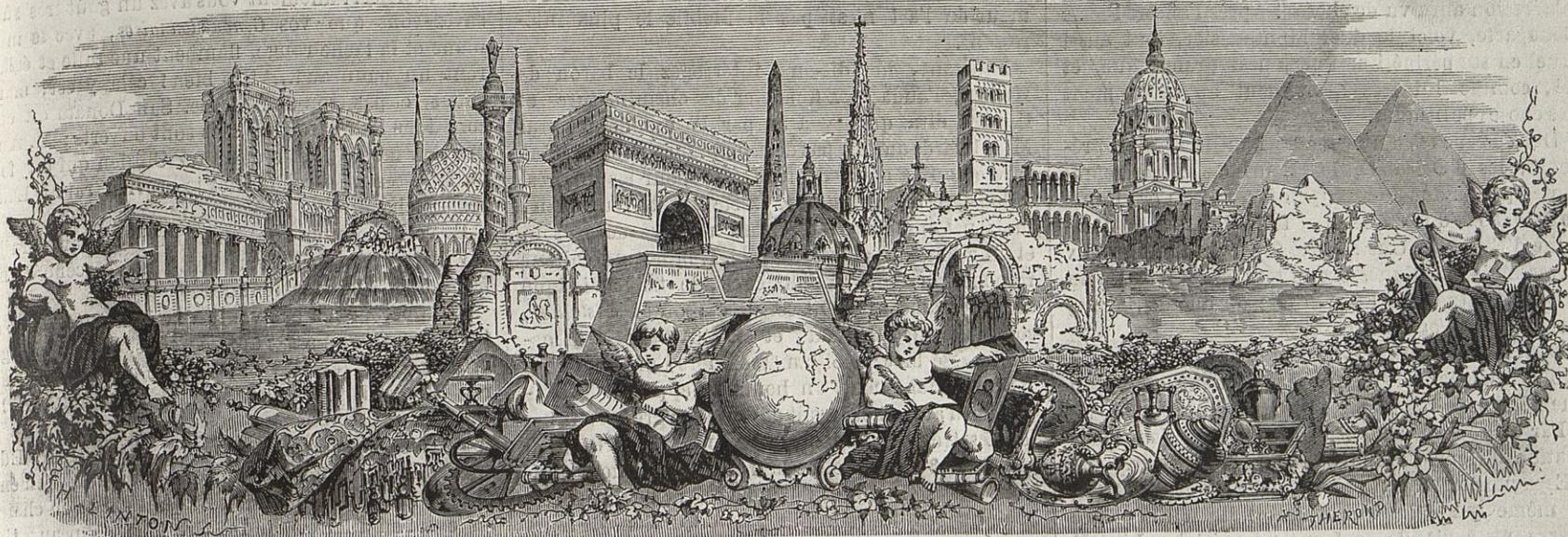


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 673. — 19 Mars 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Le prince Henri de Bourbon. — Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — La vaccination à Paris. — La salle de la haute cour de justice, à Tours. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Nouveau décor du 1^{er} acte de *Robert-le-Diable*. — La semaine littéraire,

par Philippe Dauriac. — Un drame intime, par Pierre Véron. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Tentative carliste en Catalogne. — M. de Montalembert. — Une révolte au lycée de Fouilly-les-Pots. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Les chapeaux de M^{me} Camille. — Chronique élégante.

GRAVURES : Henri de Bourbon. — La vaccination à Paris. — Réunion de la haute cour à Tours. — Nouveau décor du 1^{er} acte de *Robert-le-Diable*. — Le carnaval de 1870 à Rome. — M. le comte de Montalembert. — Le cabinet de travail de M. de Montalembert. — Les émeutiers pour rire. — Tentative carliste en Catalogne. — Préparatifs des grands magasins du Printemps.

Le prince Henri de Bourbon

DUEL DE LAS VENTAS DE ALCORCON

Un duel vient d'avoir lieu à Alcorcon, petite *aldea* située à huit kilomètres de Madrid, entre le prince de Montpensier et le prince Henri de Bourbon.

A la suite de plusieurs lettres insultantes pour le prince français et sa famille, la rencontre, évitée il y a un an déjà, a été funeste au prince espagnol. Henri de Bourbon a été tué par une balle qui lui est entrée dans le crâne après avoir frappé au-dessus de l'œil droit.

D'après les conditions arrêtées, les combattants devaient se placer à dix mètres l'un de l'autre, et se rapprocher d'un mètre après chaque balle échangée, jusqu'à ce que l'un d'eux fût hors de combat. Favorisé par le sort, Henri de Bourbon a tiré le premier sans atteindre le duc de Montpensier, qui a riposté sans plus d'effet. Deux nouvelles balles ont été aussi inutilement échangées à la distance de neuf mètres. Enfin, à la troisième épreuve, celle-ci à huit mètres, Don Henri a tiré le premier, et sa balle a effleuré les vêtements du duc. Le prince d'Orléans a fait feu à son tour, et son adversaire est tombé mort sans pousser un cri.

Henri de Bourbon, né le 17 avril



Henri de Bourbon, duc de Séville, infant d'Espagne.

1823, allait atteindre sa quarante-septième année. Il était frère de Don François d'Assise, mari de l'ex-reine d'Espagne, Isabelle II, dont il avait autrefois sollicité la main. En 1849, il s'était marié à Rome avec Dona Hélène de Castellvi, fille du comte Castellvi. De ce mariage, il avait eu trois fils qui sont actuellement au collège Henri IV à Paris.

Henri de Bourbon avait été élevé par sa belle-sœur, Isabelle II, au grade de vice-amiral. Il fut déchu de ce titre et envoyé en exil pour avoir désobéi et insulté au gouvernement de sa royale cousine germaine. Après la chute d'Isabelle, il se rallia à la révolution, et écrivit contre la reine tombée d'assez violentes brochures. Il se disait républicain, mais les républicains d'Espagne se tenaient vis-à-vis de lui dans certaine réserve.

C'est le 7 de ce mois que Don Henri avait écrit dans les journaux de Madrid la lettre dont le duc de Montpensier n'a pas cru possible, cette fois, de tolérer les termes injurieux.

Le prince Henri de Bourbon était de petite taille, d'allures vives. Privé de fortune, il vivait ces derniers temps à Paris de l'innépuisable bienveillance de son frère François d'Assise.

M. V.

COURRIER DE PARIS

Quel drame que le drame de la vie ! Et que cette génération aura vu de choses ! Après l'affaire Pierre Bonaparte, voici le duel Montpensier, tout aussi cruel en ses péripéties, tout aussi dramatique, et lié, comme lui très-étroitement au mouvement des choses politiques.

Deux branches d'une même famille sont en présence, les d'Orléans et les Bourbons, l'une représentée par le duc de Montpensier, l'autre par Henri de Bourbon, duc de Séville, frère du mari de l'ex-reine d'Espagne. Une insulte grave amène les deux adversaires politiques sur le terrain, et la balle du duc de Montpensier brise la tête du duc de Séville, qui avait été l'agresseur.

C'est là un résultat cruel, et cet événement a dû avoir en Espagne le même retentissement que celui que nous constatons naguère ici même.

Par un rapprochement très-caractéristique, la situation d'Henri de Bourbon dans la famille royale d'Espagne était à peu près, et pour d'autres causes, la même que celle que s'était faite ici le prince Pierre vis-à-vis de la famille impériale. Libéral comme lui, violent, et en hostilité politique avec le gouvernement de Narvaez, qui était alors président du conseil, Henri de Bourbon avait rompu avec tous les siens. Un décret de *réal orden* lui avait, en 1867, enlevé son grade de vice-amiral de la flotte espagnole, son titre d'infant et celui de duc de Séville. Le bruit d'une altercation effroyablement violente qu'il avait eue avec son frère, le roi d'Espagne, était parvenue jusque dans les cercles de Madrid.

A la suite de ces événements il était venu à Paris, on l'avait vu ici, vivant en simple particulier, la révolution avait éclaté; il s'était rallié d'abord et on lui avait rendu ses épaulettes, mais une nouvelle évolution politique l'avait fait se tourner vers la branche des Bourbons qui aspiraient à la couronne en compétition avec la reine Isabelle et le prince des Asturies. C'est dans cette attitude et pour la confirmer qu'il écrivit la brochure *les Montpensieristes*. Cette brochure est d'une violence inouïe, on a publié la phrase qui a le plus outragé le duc de Montpensier.

Nos renseignements particuliers nous apprennent que le duc vivement impressionné, à la suite de cette fatale rencontre, a eu une commotion nerveuse qui a mis un instant ses jours en danger.

S'il faut une victime expiatoire à cette révolution espagnole qui s'est accomplie sans autres violences que ces tressaillements inévitables de la part des populations du Midi très-ardentes et très-passionnées, en voici une, et elle est de sang royal.

Que les partis, sur cette tombe ouverte, se rapprochent et s'entendent. Ce beau pays fertile, cette race féconde ne doivent pas s'abîmer dans le désordre et dans le sang. — Dieu sauve l'Espagne !

*
**

Les deux héros de la semaine dernière sont certainement M. Edwards et M. Victorien Sardou; ils ne sont point célèbres au même titre, mais le premier, avec la vente de sa collection invraisemblable, a occupé Paris pendant quelques heures, et le second, avec *Fernande*, nous tient fixés pour quelques jours.

*
**

Voyons, soyons francs et tirons cela au clair. Qui est M. Edwards? Est-il, d'abord? A-t-il ses papiers, son état civil? Quelles sont ses opinions? Où siège-t-il? Tient-il pour les candidatures officielles? Quelle est sa nation? Cette désinence étrangère est trompeuse: c'est un Anglais sans doute, un whig à coup sûr, car les clients de Greuze sont tous torys, tandis que lui est le plus fidèle client de Delacroix, qui est une tête ronde et un fanatique.

Et cependant, êtes-vous bien sûr qu'il soit élec-

teur, éligible et vacciné, cet exquis M. Edwards?

Eh bien! moi, j'en doute fort, je crois que c'est un être de raison, un collectionneur symbolique auquel on a donné des appétits, des tendances romantiques, et fabriqué une esthétique pour les besoins d'une cause toute mercantile et dont l'amour de l'art n'est pas le mobile le plus intéressant.

Pourtant, me dit-on, interrogez le baron de Hirsch, l'audacieux financier des chemins turcs, et il vous dira qu'il y a de par le monde un vrai M. Edwards qui n'a pas de répugnance pour la peinture et qui a assez de tendresse pour les affaires. Allons, je me résigne, il existe, je le veux bien, mais néanmoins c'est encore un être de raison, et on a joué de sa personnalité. Il fallait un éditeur responsable dont l'intelligence, le flair artistique et les tendances fussent constatés; on l'a *crystallisé*, comme disait Sthendal, et M. Edwards est désormais passé Mécène et amateur hors ligne.

Si, spontanément, un homme s'appelant M. Edwards ou autrement avait dépensé son argent à acheter les trente-sept tableaux vendus l'autre lundi à la salle 8 de l'hôtel de la rue Drouot, nous saurions tous son nom, la date de ses achats, l'endroit béni que ces toiles lumineuses éclairaient de leurs rayons, et, en passant devant la maison aux parois de laquelle éclataient les *Convulsionnaires de Tanger*, nous aurions levé notre chapeau en disant: « Ici on aime les arts. »

Rien de tout cela; donc il y a un dessous de carte. Il n'est pas donné à un homme de réunir à la sourdine dans la même galerie ignorée, *l'Amende honorable*, de Delacroix, une toile digne du Louvre et aussi belle qu'un Titien, — le *Jésus endormi dans la barque*, — le *Roi Jean à Poitiers*, — le *Passage d'animaux sur un pont dans le Berry*, de Dupré, *Après la pluie*, de Th. Rousseau, trente autres œuvres de choix, et ces beaux Goya, qui, hier encore, appartenaient, chacun le sait, à tout autre qu'à M. Edwards.

Le dessous de carte, on le devine, si on ne le connaît pas par le menu: M. Edwards avait quelques toiles, fort peu, dit-on, et parmi ces toiles, deux d'un grand intérêt. Des marchands qui ont de l'estomac, comme on dit des joueurs, se voyant pressés d'argent, mirent en dépôt chez lui d'autres toiles exquises, œuvres célèbres achetées par eux aux galeries qui se dispersaient et sur lesquelles ils pensaient faire un légitime bénéfice. Au jour convenu, ils rendraient l'argent et reprendraient leurs toiles.

Le jour vint, — les jours de remboursement arrivent si vite! — M. Edwards, qui aime beaucoup la peinture, mais qui avait besoin de son argent, réclama son dû.

— Rendez-moi mon argent, disait M. Edwards.

— Achetez-moi plutôt mes tableaux, disait le marchand.

— Mais vendez-les vous-même, et m'en donnez le prix, reprenait le prêteur.

— Mais on ne vend pas cinq toiles, disait celui-ci, c'est une bouchée pour un commissaire-priseur. A peine le temps de se mettre en haleine. Donnez-nous vos *Convulsionnaires* et votre *Polonius*, ce sera toujours deux pièces de résistances de plus, et je suis sûr que vous gagnerez encore quelque mille écus sur chacune.

— C'est une idée, songeait M. Edwards, mais cela ne fait toujours que sept.

Et le marchand devenait rêveur.

— Attendez, cependant, disait-il un instant après, j'ai votre affaire, j'ai pour ami un homme qui n'a pas froid aux yeux et qui a l'idée fixe de faire un coup sur les Goya qu'il a monopolisés. D'autre part, je sais, de-ci, de-là, quelques toiles de haut goût sur lesquelles on s'est emballé. Cinq Goya, sept Delacroix, cinq Rousseau, huit Jules Dupré, c'est déjà coquet.

— Mais cela ne fait toujours que vingt-cinq toiles, quarante minutes d'enchère.

— Oui, mais je sais encore quelque part un Decamps qu'il faudra joindre à tout cela. Vingt-six et neuf trente-cinq. J'ai deux Diaz quelque part... Si nous avons *l'Amende honorable*, c'est fini; c'est une toile qui pose une vente et nous aurons M. Bocher

pour les d'Orléans, et lord Lyons pour l'Angleterre.

— Mais alors je deviens un collectionneur des plus raffinés, un homme qui ne recule devant aucun sacrifice pour satisfaire sa passion pour les coloristes.

— Mais certainement vous avez un goût très-sûr; savez-vous que vos *Convulsionnaires*, avec le mur blanc et la tache rouge, flambent une salle et éclairent un panneau!... Eh bien! cela y est; marchons, et pas trop de réclame. San Donato est encore dans l'air; les gros sacs sont ouverts; M. André s'en mêle; je sais aussi un Chilien qui est fou de Rousseau. Marchons! et je prévientrai M. Laurent-Richard.

Et voilà comme quoi ou à peu près (car enfin je n'y étais pas), M. Edwards est passé Mécène d'une façon tout à fait inattendue.

L'Empereur n'a pas voulu que le *Roi Jean à la bataille de Poitiers* passât aux Anglais, et s'est adjugé la toile. Mais les rois de la vente ont été M. Laurent-Richard, le tailleur, et M. de Candiamo, le Chilien.

Tout ceci est exact ou ne l'est point, si M. Edwards vit et palpite (comme collectionneur, bien entendu, car tout le monde sait qu'il existe en chair, en os et en affaires), je lui tire mon chapeau. Un homme qui a acheté *l'Amende honorable*, le *Passage d'animaux*, *Après la pluie*, les *Convulsionnaires*, le portrait de *Julio Assensi*, le *Don Pedro Mocarte*, sans qu'on lui souffle son rôle à l'oreille, est un monsieur qui a du cœur et un instinct bien vif et bien élevé des choses de l'art. — Mais voilà, il faut savoir!

*
**

Nous avons bien peu le temps de lire, hélas; nous savons bien que M. Philippe Dauriac lit pour nous, mais ce n'est pas une compensation pour nos études.

Nous avons reçu les *poésies d'un passant* de M. Arthur de Boissieu, un fin écrivain auquel nous envoyons nos condoléances sincères, car il vient de perdre son père un magistrat honoré de tous. Son livre est alerte et vif, mordant et spirituel.

Un jeune poète, Armand Silvestre dont nous avons déjà parlé ici vient de publier les *Renaissances* et nous sommes heureux de constater un progrès très-sérieux. C'est frais et jeune et je les envie ces poètes qui chantent encore en nos temps de prose. J'ai été arrêté au passage par une jolie petite pièce fine comme un dessin de Vidal représentant deux *petites filles*.

Le même regard dans leurs yeux
S'attendrit quelques fois; mais l'une
Prit le sien au soleil joyeux,
L'autre à quelque rayon de lune.

Ce suave petit morceau est dédié à un jeune médecin M. Charles Desfossez, homme d'une grande science et qui prouve son amour de l'humanité en faisant à Boulogne-sur-Seine des cours publics d'adultes dont le succès moralisateur est venu jusqu'à nous.

Nous avons aussi l'*article 47* de M. Adolphe Belot, c'est un roman très-attachant qui tend à prouver qu'il faut rayer du code l'*article 47*, cet article du code pénal qui condamne à la surveillance de la haute police pour toute la vie, l'individu qui a subi la peine de la détention ou de la réclusion, même à temps.

L'auteur essaye de prouver que cette peine de la surveillance rend le repentir et la réhabilitation difficiles, désormais il est le premier qui ait eu l'idée de prendre cet article du code pour point de départ d'une intrigue et de plaider cette cause sociale sous une forme dramatique.

*
**

C'est inouï de voir la place que le théâtre tient à Paris, et le bruit que peut faire une pièce quand elle est signée Dumas fils, Augier ou Sardou.

Où que vous entriez, à l'Opéra, aux Italiens, aux Variétés, à l'Ambigu, aux Folies, au Châtelet, partout la salle est pleine, et c'est à peine si, pour son-

bon argent, on peut arriver à avoir une loge pour le jour qui convient.

Pour les premières, c'est une agitation invraisemblable, et il faut appartenir à ce monde du théâtre pour savoir ce qu'une telle représentation met en mouvement de désirs, de compétitions et de prétentions. Une première, dans la langue du théâtre, est un véritable événement, une bataille, un va-tout, une épreuve décisive qui tient en suspens tout un monde. Dans le public des jeunes gens de cercle, curieux de primeurs en matière de spectacle, c'est une fièvre, une série d'efforts, d'allées et venues, de démarches, de prières qui n'aboutissent que rarement, car c'est un état d'être allé à une première importante. Oui, nous en sommes arrivés là, et il faut avouer que la vanité joue en ceci le principal rôle, car on sait que la salle presque entière est réservée à la presse et aux artistes; aussi faut-il avoir beaucoup de crédit ou assez d'argent pour arriver à obtenir une des rares places qui restent. Une célébrité du monde galant s'est juré d'être vue dans une avant-scène ce soir-là, et il n'est pas de sacrifice qu'elle ne fasse pour parvenir à son but. L'agiotage s'empare des billets et en hausse le cours au point de fermer l'accès à tout ce qui n'est pas disposé à faire une folie. M. Augier, M. Dumas fils, MM. Sardou et Octave Feuillet font toujours prime. On raconte le lendemain de ces mémorables soirées qu'on a payé sa loge dix louis et un fauteuil soixante francs. Aussi, quel honneur! On a vu réunies dans une même salle toutes les filles de Paris couvertes de diamants, une douzaine d'actrices des petits théâtres, tous les critiques, ces messieurs du feuilleton, et quelques directeurs de journaux; puis les auteurs dramatiques en vogue, les boursiers en renom, et quelques jeunes gens des clubs en gilets en cœur. On a pu constater l'absence de toute femme du monde, car le vide se fait, et la concurrence est telle, que le vrai public a depuis longtemps renoncé à voir les pièces nouvelles avant la cinquième représentation.

A Paris, chaque salle a son public, et chaque genre a ses adeptes. Tel ou tel qui voit toutes les pièces du Palais-Royal ne met jamais les pieds au Théâtre-Français, et il y a des habitués du drame qui n'ont jamais entendu un opéra-comique, comme on trouve aussi des habitants de Paris auxquels rien n'échappe, et qui ont tout vu, tout fréquenté. Mais à côté de cela, on peut constater l'existence d'une race de vrais Parisiens qui ne mettent jamais le pied dans aucun théâtre: les uns trouvent que c'est un plaisir qui revient trop cher, et ils ont raison, car le prix d'un fauteuil ou d'une loge est tout simplement scandaleux; les autres ne peuvent pas se condamner à cette inaction de quatre heures, et se trouvent gênés dans leur liberté; d'autres, enfin, sont absolument réfractaires à cette distraction, ne sont point intéressés par la fable et l'intrigue, et ignorent jusqu'au nom des acteurs en vogue.

Pour généraliser autant qu'on le peut en cette matière, on doit dire qu'à Paris la classe bourgeoise riche est celle qui peuple les salles de spectacle; la classe des petits employés ne peut point aller au théâtre, cela se conçoit, et n'y va que dans des circonstances exceptionnelles, avec des billets de faveur ou par occasion. La vieille aristocratie parisienne, le faubourg Saint-Germain, en un mot, n'entre pour aucune proportion dans la composition d'une salle. Elle ignore le nom des auteurs dramatiques, le titre des pièces et le nom des acteurs.

L'aristocratie de l'Empire, les dignitaires et fonctionnaires vont au théâtre, mais c'est seulement l'élément le plus jeune d'entre ceux-ci qu'on voit figurer dans les avant-scènes ou dans les loges de balcon. Les fauteuils d'orchestre des théâtres élégants sont généralement occupés par les jeunes membres des clubs, qui aiment à se porter à l'entrée des couloirs pendant les entr'actes, et à sonder de la lorgnette les baignoires obscures et les loges en évidence. C'est encore de bon ton, pendant que le rideau est baissé, de retourner le dos à la scène, appuyé au fauteuil du devant, et de faire avec la jumelle le tour des loges, inspectant chacune d'elles, commentant par la pensée la composition, tirant des déductions et des probabilités. C'est ainsi qu'un Parisien expert, sans avoir jamais vu certaines personnes qui en accompagnent une autre très-connue

dans une avant-scène, arrivent admirablement à déduire de la personnalité de la première la personnalité de celles qui l'accompagnent.

Mais cela touche déjà aux raffinements les plus secrets de Paris.

**

Mon ami Pierre Véron avait piqué ma curiosité, il a fallu que, désormais, peu curieux de ma nature, — parce que je le fus trop peut-être! je susse cependant à quoi m'en tenir sur cette fameuse M^{me} Bordas à laquelle il a consacré un long paragraphe dans son dernier *Courrier*.

D'autre part, ici et là, dans les salons et dans la rue, j'entends de ces salons un peu blasés où on veut, comme les chroniqueurs, savoir à quoi s'en tenir sur toute chose, on m'avait déjà parlé de cette Rachel de la rue, cette Thérèse poussée au noir qui monte au zénith, à tort ou à raison, et qui apparut dans un café-concert du faubourg Saint-Denis, qui s'appelle, je crois, le *Café parisien*.

Samedi dernier, une occasion, je ne dirai pas décente, mais facile, s'offrait d'entendre cette diva de la choppe, sans être foulé et sans être enfumé. On avait imaginé d'encadrer sa chanson dans un acte de la *Revue* du Châtelet; de sorte que du même coup j'ai vu un morceau de la *Revue*, et entendu la chanson de la *Canaille*.

Je vais vous paraître bien ignorant ou bien blasé. Je n'avais pas encore assisté à la *Revue*, et j'ai été très-étonné. C'est très-beau, magnifique de décors, de trucs et de combinaisons; l'acte de l'isthme de Suez est très-réussi, on ne pousse pas plus loin l'art du décorateur.

M. Roqueplan a trouvé aussi des clowns anglais, — plutôt américains, je crois, — qui dépassent de beaucoup tout ce que nous connaissons. Il y a surtout une grande araignée noire d'une agilité folle, qui fait tourner un chapeau au bout d'un bâton en se roulant sur le sol sans arrêter la manœuvre, qui nous a vraiment comblé d'étonnement. A l'Alhambra de Londres, nous avions déjà vu faire le même exercice. Ces clowns ont une clownesse bien étrange, surtout quand on la voit comme nous l'avons vue, de près et sur la scène, l'entendant écraser entre ses lèvres ses mots anglais martelés par l'accent de l'Amérique du Nord.

Enfin la Bordas a paru. Un compère quelconque, — j'ai dit quelconque et je m'en repens, car ce fin compère est tout simplement ce délicieux Montrouge, une des queues rouges les plus fines, les plus délicates qui aient existé. Quelles qualités de comédien a ce grand acteur fourvoyé dans des *Revue*! — Montrouge donc a désiré voir les grands succès de son temps, et on lui a joué, Dieu sait comme! *Patrie*, le *Rêve de bonheur*, etc., etc.; comme cela se pratique dans les *Revue*. Un jeune garde-français est venu imitant Capoul, un comte de Rysora paru imitant Dumaine, un duc d'Albe féroce a parodié le bourreau espagnol; puis enfin sur ce mot: « Veux-tu voir ma chanteuse à succès? » la Bordas est entrée, vêtue d'une robe noire décolletée avec un cercle d'or dans les cheveux et un médaillon au cou.

Elle est de ces têtes dont on dit: « Elle n'est ni bien ni mal. » La tenue est résolue et, même sur cette grande scène du Châtelet, elle brûle les planches. Tout d'un coup une voix sombre et rauque est sortie de ce gosier qu'on aurait pu croire appelé à moduler la plaintive romance, et, avançant le bras comme on frappe une enclume, jouant du geste avec trop de virilité, cette personne exaltée s'est mise à chanter une chanson intitulée: *La Canaille*, — ni plus ni moins.

La canaille, c'est l'ouvrier, c'est le soldat, c'est celui qui travaille, enfin, et cela n'est pas juste, car la canaille est tout autre chose que tous ces gens-là. Le refrain est: « C'est la canaille! — Eh bien... j'en suis! » Et j'aurais pu mettre là toute une série de points d'exclamations, car la dame, pour bien montrer qu'elle en était, s'est appliqué sur la poitrine un de ces coups de poing dont un ennemi eût gardé la mémoire.

On a beaucoup applaudi à ce refrain, qui revient sans cesse, et, comme on n'est pas sans avoir son petit parti, les bouquets ont commencé à pleuvoir.

Chaque fois qu'il en tombait un, sans s'émouvoir, la chanteuse le ramassait tranquillement, le sentait en ayant l'air de dire, — ceci est de la violette, — ceci est du lilas... c'est bon! — Et elle les entassait sur le pupitre du souffleur.

Il y a peut-être là quelque chose, c'est possible, mais il faut du sang-froid. N'allons pas faire de cette M^{me} Bordas une seconde Thérèse. Thérèse, dans sa dernière incarnation, phrasait comme on ne phrasait pas au cours de Faure ou de défunt Bordogni, et tout cela naturellement, par goût. Cette nouvelle chanteuse frappe sur l'idée de commisération, « avoir du pain, » du même geste musculeux dont elle souligne l'idée, « forger du fer. » — Ceci n'a rien à voir avec l'art, et le goût naturel est la première de toutes les conditions pour qu'une personnalité se révèle comme une artiste.

Il lui faut beaucoup travailler; elle dit faux, déploie trop d'énergie, elle n'a pas les cordes tendres, qui (admirable effet facile à obtenir) remuent bien plus profondément les masses que les cordes violentes et énergiques.

**

Je vous fais mes excuses de tant parler théâtre; mais tout le monde en ce moment parle de *Fernande*, et le moment est venu de classer M^{me} Pasca, l'interprète principal de la pièce de Victorien Sardou, parmi les grandes artistes de ce temps-ci.

Une actrice *di primo cartello*, M^{me} Pasca le fut tout d'abord. Quand elle parut naguère sur la scène du Gymnase, on admira sa tenue, sa race, ses gestes, ce je ne sais quoi de posé, de comme il faut, qui ne sent point l'actrice de convention dont chaque jeu de scène est appris, dont chaque parole est pesée, mesurée, et se pourrait rattacher au code de l'art dramatique mis en article par un professeur expert, mais trop ennemi du prime-saut.

Aujourd'hui, après une expérience nouvelle de la scène, M^{me} Pasca tient son public et a une action invincible sur lui. Elle possède cet art suprême, de dire juste et de dire comme ferait une femme du monde placée dans la situation où l'auteur a mis sa création. Nous l'avons vue hier pour la deuxième fois dans *Fernande*; nous étions dans cette petite loge grillée, sur la scène même, où on perd un peu de l'illusion du spectacle, mais où un homme comme nous peut se rendre compte de ce qu'on appelle les *fielles*, en termes de coulisse. Eh bien, il est impossible de dire mieux et avec une plus facile désinvolture; voilà une vraie femme comme il faut, une actrice du monde transplantée sur la scène, qualité trop rare à Paris, et qu'elle possède presque seule parmi les nombreuses étoiles des théâtres de Paris.

Elle est quelqu'un, c'est un type, et je ne sais pas de condition meilleure pour une artiste. Quelle bonne fortune pour un auteur dramatique, en cet écueil dangereux qui consiste à mettre à la scène une femme du monde, d'avoir pour interprète une telle artiste!

**

Voici, à propos de la mort du comte de Montalembert, une note curieuse sur l'âge des académiciens:

Octogénaires: Guizot (83) — et Lebrun (84).

Septuagénaires: Villemain (78); — Patin (75); — Mignet (73); — Thiers et Rémusat (72); — Du faure (71).

Sexagénaires: Saint-Marc Girardin et de Sacy (68); — Victor Hugo, Cuvillier-Fleury, M^{sr} Dupanloup et duc de Noailles (67); — Mérimée (66); — de Carné (65); — Nisard (63); — le père Gratry (62); — Jules Favre (61).

Quinquagénaires: Jules Sandeau et C^o de Falloux (58); — de Laprade, Camille Doucet et Octave Feuillet (57); — Claude Bernard et Autran (56).

MM. Émile Augier, le prince de Broglie et Prévost-Paradol sont les jeunes gens de cette docte assemblée. L'auteur de *L'Aventurière* a quarante-neuf ans, le fils du duc a quarante-huit ans, et M. Prévost-Paradol est tout à fait un enfant, il n'a que quarante et un ans et il en paraît trente-cinq.

CHARLES YRIARTE.



Distribution du vaccin aux docteurs de la province.

LA VACCINATION A PARIS

Une jolie femme, en apprenant la mort de M. X..., qui s'est brûlé la cervelle par amour pour une femme très-laide, peut bien s'écrier dans une minute d'enthousiasme: «Décidément, je suis jalouse des laides;

il n'y a qu'elles qui inspirent de pareilles passions. »
 Ne vous fiez pas à cette exclamation.
 Essayez de prendre au mot cette jolie femme. En échange du sacrifice de sa beauté, offrez-lui les adorations d'un cœur noble, héroïque; les admirations d'une intelligence toute de distinction, d'élégance et d'esprit, et attendez.

Elle vous répondra par un éclat de rire.
 Nous ne sommes plus au temps où une vierge chrétienne se coupait le nez pour échapper à la passion d'un proconsul romain.

Aujourd'hui, quand une femme est reine par la beauté, rien au monde ne saurait la faire abdiquer. Un événement peut lui ravir un cœur. Ce n'est là qu'une bataille perdue. Sa royauté ne redoute qu'une révolution: la laideur. Pour sa souveraineté, le pire des accidents est celui qui peut la défigurer.

Son spectre rouge, c'est la variole.



La génisse servant à la vaccination.



Le groupe des enfants de troupe.

C'est cette terrible affection qui, une fois qu'elle a saisi son malade, ne le laisse échapper, quand toutefois elle le lâche, que meurtri, épuisé, défiguré. C'est cette petite vérole qui ne respecte le galbe d'Antinoüs et le profil de la Diane chasseresse que parce qu'ils sont en marbre, et qui du plus beau visage fait une écumoire, comme le masque de M. Veillot ou de M. Crémieux.
 Devant les ravages et les dangers de la variole, on



PARIS. — Séances de vaccination du docteur Depaul à l'Académie de Médecine.



M. D'Oms, président de la chambre des mises en accusation.

Comprend la terreur d'une jolie femme, l'effroi de celle dont une bonne amie vous dira charitablement : « Elle est bien faite, » ce qui signifie dans le langage de la diplomatie féminine : Elle est laide; la crainte de celle à qui la même amie charitable décochera le dernier degré de l'injure en disant : « C'est une bonne personne, » ce qui équivaut à : Elle est hideuse, contrefaite et bête.

Toutes les femmes ont peur de la petite vérole, et, sous ce rapport,

Bon nombre d'hommes qui sont [femmes]

Et tout le monde a raison d'en avoir peur. Ses ravages datent de loin. L'antiquité lui a fourni des victimes. La face de Sylla avait été tellement éprouvée, qu'on disait en la regardant : « C'est une mûre saupoudrée de farine. »



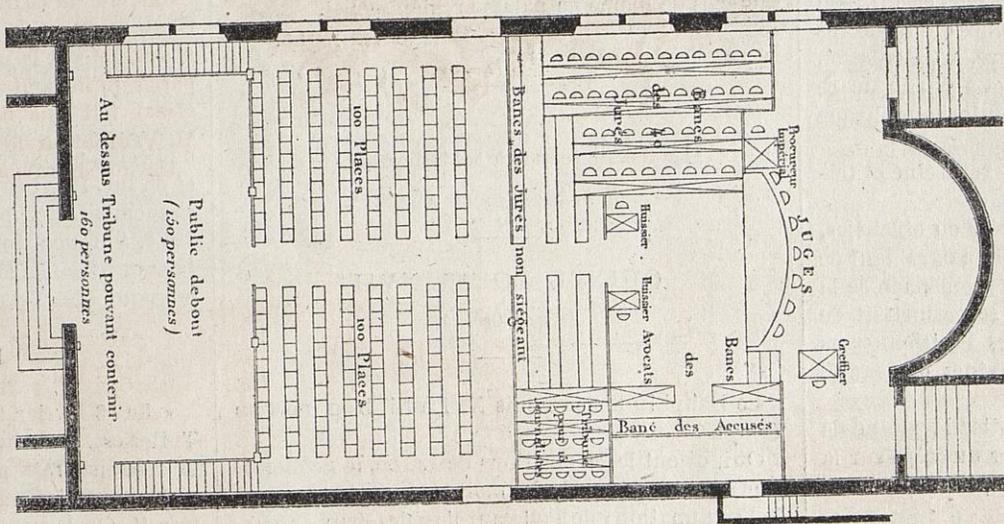
M. Glandaz, président de la haute cour de justice.

Les populations du moyen âge ont fourni à la petite vérole des hécatombes plus nombreuses qu'elles n'en ont laissé sur les champs de bataille. Ce n'est enfin qu'en 1798 que la rage de ce mal épidémique fut enrayée par la découverte d'Édouard Jenner, médecin de Berkeley, dans le comté anglais de Gloucester.

L'heure, paraît-il, était venue de la découverte du vaccin.

A l'époque où l'élève de Hunter annonçait à l'Angleterre que le cow-pox (*variola vaccina*), maladie des vaches, lorsqu'il est ino-

culé à l'homme, le préserve de la petite vérole; un simple pasteur protestant des Cévennes pratiquait déjà l'inoculation. Dans cette trouvaille humanitaire, la France avait la priorité de quelques années. Mais, tandis que l'Angleterre décernait à Jenner une récompense nationale de 20,000 livres sterling, et lui élevait, trois ans après sa mort (1826), une statue dans la cathédrale de Gloucester, nous autres, déjà trop anglicanisés, nous ignorions même le nom du Français qui avait trouvé la vaccination. Et, à l'heure qu'il est, les savants seuls de



Plan de la salle du jugement avec les dispositions spéciales.



FRANCE. — Réunion de la haute cour à Tours. — Vue du Palais de Justice.

l'école de Montpellier pourraient nous dire comment s'appelait ce bienfaiteur de l'humanité.

Ah! si ce brave pasteur, quittant ses montagnes et ses paysans, s'en était venu à Paris faire comme quelques praticiens de nos jours, s'il eût mis en chambre et mené en ville des génisses atteintes de la variole, et s'il eût vendu un louis ou deux chaque piqûre de lancette chargée de vaccin, son nom serait dans toutes les bouches, sa gloire dans tous les panthéons médicaux et scientifiques. Mais cet homme était modeste, il ne croyait pas à sa gloire. Il s'est oublié le premier. La postérité a fait comme lui.

Quoi qu'il en soit, qu'elle vienne des Cévennes, ou du comté de Gloucester, la vaccination n'en est pas moins un bienfait. L'épidémie de variole qui a sévi sur Paris, et dont l'intensité est heureusement en décroissance, en a fait un préservatif indispensable. La crainte en a fait un devoir pour les jolies femmes comme pour les moins favorisées, pour les Paris comme pour les Thersites. Jeunes et vieilles, vieillards et enfants, tout le monde se fait vacciner et revacciner. La vaccination est une *mode*, et le vaccin fait *prime*, le vaccin animal surtout, ce qui, entre parenthèses ne prouve pas en faveur de la pureté du sang qui coule dans les veines de notre génération. La génisse variolée est en grande vogue. Elle a ses petites entrées dans les palais, elle est officiellement installée dans la salle des Pas-Perdus de l'Académie de médecine et dans l'antichambre de toutes les mairies. Le conseil municipal a voté 10,000 francs pour organiser les services médicaux de vaccination gratuite. Tous les jours et dans tous les arrondissements, des milliers de bras se présentent, soit à la lancette de l'académicien Depaul, soit à celle du docteur Lanoix, soit à celles des médecins attachés aux bureaux de bienfaisance. L'inoculation officielle a commencé le 2 mars, et à partir de ce jour, une génisse à *cow-pox* est conduite dans chaque mairie, à tour de rôle.

Bientôt tout Paris sera vacciné, revacciné et tri-vacciné.

Si avec de telles précautions, privées ou officielles, la variole ne disparaissait pas; si malgré tant de coups de lancette, et en dépit de la promenade de la génisse variolée, la petite vérole se permettait de grêler un beau visage; si nos belles Parisiennes ne restaient pas ce qu'elles sont, des reines de beauté, ce serait à désespérer du vaccin.

Il ne nous resterait plus qu'à voiler la statue de Jenner, et à charger le vent de jeter un crêpe sur la tombe ignorée du pasteur Cévenol, l'inventeur de la vaccine en France.

LÉO DE BERNARD.

La salle de la haute Cour de justice

A TOURS

La session de la haute cour, convoquée pour juger, le 21 mars, le prince Pierre Bonaparte, se tiendra dans la salle du palais de justice de Tours, affectée aux assises ordinaires.

On travaille en ce moment à apporter quelques modifications à cette salle dont notre gravure reproduit le plan avec les aménagements projetés. Le nombre des sièges du jury, qui est de douze, est porté à quarante; le chiffre de cinquante témoins qui doivent être entendus dans l'affaire, l'affluence des journalistes de Paris, de la province et de l'étranger qui assisteront aux débats, l'agrandissement du bureau de la cour, réduisaient tellement la partie réservée au public, qu'on s'est trouvé dans la nécessité de construire au fond de la salle, une tribune pouvant contenir cent cinquante à cent soixante-dix personnes. A cette tribune de 3^m, 50 de profondeur, sur 12 mètres de large, on arrivera par un double escalier. L'estrade, pour les jurés, supporte deux rangs de douze sièges et deux rangs de huit. Une tribune de vingt places a été élevée pour les journalistes auxquels vingt autres places sont réservées dans la salle.

Avec les nouveaux aménagements, la salle de la haute cour pourra contenir environ six cents per-

sonnes, outre les jurés qui ne siégeront pas, les témoins, les avocats.

La décoration de la salle des assises sera conservée. Les toiles représentant en pied les cinq grands portraits de Pothier, de d'Aguesseau, de Napoléon I^{er}, de Donnat et de l'Hôpital, seront respectées dans leurs cadres. On ne voilera pas non plus la grande peinture murale, au fond de l'hémicycle, qui représente la Justice se rendant, d'un côté avec l'accusateur public et les jurés, de l'autre, une femme blonde demandant aide et protection, un accusé, le public. Cette peinture murale, exécutée en 1849, est signée Jules Quentin.

C'est M. Glandaz, qui, par décret spécial, a été désigné pour présider la chambre de jugement. C'était également par un décret spécial, que l'instruction de l'affaire Pierre Bonaparte avait été confiée à M. d'Oms.

Nous donnons le portrait de ces deux magistrats qui vont trouver dans cette importante affaire judiciaire, une nouvelle occasion d'affirmer leur profonde science juridique.

La chambre de jugement de la haute cour est en outre composée des juges : MM. Quénauld, Zangiocomi, Pouillaude de Carnières, Bonely; des juges suppléants : MM. Gastambide, Savary.

Le greffier de la haute cour est M. Coulon.

M. Glandaz, président de la haute cour de justice, se rendra à Tours trois jours avant l'ouverture des débats. Il sera installé, ainsi que son secrétaire, dans les appartements du palais de justice.

Les conseillers seront logés à l'archevêché, d'où ils seront conduits à l'audience dans deux voitures accompagnées d'une escorte d'honneur. Ils seront ramenés de même au palais archiépiscopal.

MAC VERNOLL.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

QUINZE LOUIS XVII

(D'après Quérard)

Le Dauphin fils de Louis XVI est-il bien mort au Temple?

Oui, disent les dépositions de Lasne, le geôlier de la prison; de Renard, le moine genovéfain chargé de l'inhumation; de Pelletan, l'un des deux chirurgiens qui ont fait l'autopsie.

Non, réplique Dumangin, le second chirurgien. — Nous avons bien fait l'autopsie d'un cadavre qu'on nous a dit être celui du Dauphin, mais je ne le connaissais pas, mais rien ne s'oppose à ce qu'il y ait eu précédemment substitution d'un corps à un autre.

Toute incertitude sur ce point repose donc sur une base bien faible, l'hésitation d'un seul contre l'affirmation de trois autres. De 1796 à 1847, on n'a pas écrit moins de quinze ouvrages spéciaux pour répandre les preuves de la mort du fils de Louis XVI. Et cependant voyez les effets de la tendresse qu'on a pour le merveilleux lorsque les passions politiques s'en mêlent. Il a suffi d'un doute pour faire éclore quinze faux Dauphins, qui ont tous plus ou moins vécu aux dépens de la crédulité publique.

Le rapprochement des deux chiffres (*quinze et quinze*) est à remarquer. Le nombre des prétendants semble avoir voulu égaler celui des mémoires destinés à les faire rentrer sous terre. On dirait que l'erreur croit en raison directe des efforts faits pour les combattre.]

Mais sur ces quinze Louis XVII, y en eût-il eu un, ce qui paraît impossible, que leur nombre même donnerait raison à la réserve prudente des tribunaux, qui n'ont cessé de s'en tenir à l'acte authentique du décès pour repousser toute prétention. « Que fût-il arrivé, dit Quérard, si on eût reconnu le premier? Quatorze autres eussent pu successivement crier à l'usurpation. »

Je viens de citer Quérard : c'est à lui que j'emprunterai toute la substance de cette notice. Il a traité à fond la question des faux Louis XVII; ses dévelop-

pements sont fort curieux, fort étendus, escortés de toutes les preuves bibliographiques qu'il était possible de réunir. Ils occupent plus de cent colonnes imprimées en petit texte, et forment sans contredit la *great attraction* du tome II (seconde partie) de ses nouvelles *Supercherries littéraires*, qui a paru le mois dernier. On sait que deux maîtres bibliophiles, MM. Gustave Brunet et Pierre Janet, consacrent tous leurs soins à une édition nouvelle de ce grand ouvrage; les quatre volumes déjà parus suffisent à prouver que d'incessantes recherches en ont triplé la valeur. Jamais mine aussi précieuse ne s'est offerte aux chercheurs. Et qu'est-ce qu'un journaliste, sinon un chercheur de profession?

Voici donc la galerie de nos Louis XVII, très-résumée pour la plus prompte édification de nos lecteurs.

I. HERVAGAUT.

« Le premier faux Dauphin qui parut remonte au temps du Consulat. Ce fut Jean-Marie Hervagault, fils d'un tailleur à Saint-Lô (Manche), en 1802. Il était âgé d'environ vingt ans; doué d'une figure intéressante, d'un son de voix persuasif, il joua son rôle avec assez d'intelligence. Convaincu de s'être, à l'aide de faux noms, procuré de l'argent, des vêtements et des égards qui ne lui appartenaient pas, Hervagault fut condamné, par jugement du tribunal criminel séant à Melun, le 3 avril 1802, à quatre années d'emprisonnement. Il est mort à Bicêtre, le 8 mai 1812. »

II. BRUNEAU.

« Personne n'a encore oublié le sabotier Mathurin Bruneau (né à Vezins, Maine-et-Loire, le 10 mai 1784). Les auteurs et les dupes de ce grossier personnage, auquel la malignité affecta de donner de l'éclat, publièrent des « Mémoires, » dignes d'eux et de lui. Il fut condamné à cinq années d'emprisonnement, etc., par le tribunal de police correctionnelle, à Rouen, le 19 février 1818, pour avoir, en faisant usage de faux noms et de fausses qualités, escroqué des effets et des sommes considérables. »

III. DUFRESNE.

« Le 18 février 1818, un homme se présente aux Tuileries, et demande à parler au roi, qui, disait-il, le reconnaîtrait pour Charles de Navarre, à une marque particulière, à une cicatrice qu'il lui montrerait. On le conduisit à l'état-major du maréchal de service, où se rend M. le comte de Montsoreau, grand-prévôt de la maison du roi, et l'on découvre que le prétendu Louis XVII est Jean-François Dufresne, le neveu de M. Dufresne de Saint-Léon, sujet à des accès d'aliénation mentale. »

IV. L'HUISSIER D'UZÈS.

« Deux ans après, et encore dans le mois de février, un sieur R..., huissier de la ville d'Uzès, se trouvant à Paris, fut de même arrêté aux Tuileries. Cet autre fou se disait aussi le fils de Louis XVI; mais il prétendait être envoyé du firmament pour se faire reconnaître. Il avait demandé dans quelle partie du château était logé son oncle Louis XVIII, et il débitait mille extravagances. »

V. PERSAT.

« En 1824, on vit s'annoncer au même titre Victor Persat, ancien militaire. Une balle reçue à la tête, d'autres blessures, et le froid excessif dans la retraite de Moscou, avaient causé un dérangement sensible dans les facultés de ce brave. Il lança des proclamations répétées dans quelques journaux, et promettait ses « Mémoires. » Sa respectable famille s'empressa d'éclairer le public. »

Le *Constitutionnel* du 12 avril 1851, donne en ces termes le dénoûment de cette brigue grotesque :

« Un incident fort singulier s'est passé aujourd'hui devant le premier conseil de guerre, présidé par le lieutenant-colonel Blondeau, du 69^e régiment de ligne.

« Un invalide, accusé d'avoir donné des coups et

fait des blessures à un sous-officier de l'hôtel, a essayé de décliner la compétence de la juridiction militaire sous le prétexte qu'il est le fils légitime de Louis XVI.

« Son raisonnement est celui-ci : Fils d'un roi, il ne saurait être jugé par un tribunal, et s'il acceptait la compétence, ce serait à condition que le conseil reconnaît ses droits légitimes.

« Un rire général accueille ces conclusions écrites, que l'accusé veut développer à la barre.

« M^e Robert Dumesnil, avocat nommé d'office, engage l'accusé à garder le silence.

« M. le commandant Delattre, de l'état-major. — Oui, d'autant mieux que nous nous proposons de demander l'acquiescement pour cause de démence de l'accusé. Cet homme a été traité à Bicêtre pour cause de folie.

« L'accusé. — Non, non, je ne suis pas fou ! Ah ! voilà ! quand je prononce le nom de mon père, Louis XVI, on me dit : Vous êtes fou !

« Le conseil prononce l'acquiescement de l'invalide Victor Persat.

« Dans l'intérêt de la France, Persat a envoyé son abdication à Louis-Napoléon Bonaparte. Voici cette pièce curieuse :

« Art. 1^{er}. Il me sera payé sur le Trésor public la solde de douze années de mon traitement, en qualité de prince royal.

« Art. 2. J'abdique tous mes droits en faveur de Louis-Napoléon Bonaparte, dans la persuasion que c'est un acte nécessaire pour le bien de ma patrie.

« Art. 3. Il me sera délivré un passe-port pour me retirer en Autriche, auprès de ma royale famille et de mes parents d'Autriche, et me rapprocher de ma chère sœur Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon, duchesse d'Angoulême.

« Fait et donné à Paris, le 12 février 1851.

Signé : LOUIS XVII,
roi de France et de Navarre.

« P. S. Les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ainsi qu'à M. le ministre des finances, vous donnent la preuve de ma royale personne.

D'amitié, mon prince,

LOUIS XVII, roi de F. et de N.

VI. FONTOLIVE.

« Un des plus récents prétendants, juge compétent en matière d'imposture, le soi-disant baron de Richemont, dans les Mémoires qu'il a fait paraître en juillet 1831, nous révèle le nom d'un nouveau fourbe nommé Fontolive, qui surgit à Lyon vers 1830. Ce doit être le personnage dont parle l'ancien préfet de police de la Seine, M. Gisquet, dans les piquants mémoires qu'il a publiés sur la bohème politique au temps de son administration. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

LE NOUVEAU DÉCOR

DU 1^{er} ACTE DE « ROBERT-LE-DIABLE »

M. Perrin est en avance sur la nature.

Le printemps ne promet sa venue officielle que pour le 21 mars, et, dès les premiers jours du mois, M. le directeur de l'Opéra nous a donné un nouveau lyrique. On a repris *Robert le Diable* à la rue Le Peletier.

Le décor du premier acte a été complètement refait. Le peintre M. Cambon, par la vertu de sa puissante brosse, a fait sortir des eaux siciliennes une nouvelle Palerme plus authentique que celle de la création. La mer a des ondes moins primitives, des vagues moins naïves, une transparence plus étudiée. Le camp des chevaliers de la Neustrie a pris des dispositions moins fantaisistes. Les règles de la stratégie disciplinaire sont plus observées dans la disposition des tentes. Les maigres cactus et les problématiques lauriers-rose ont disparu du paysage. Le cadre de cette grande scène de l'Opéra, dans lequel sont appelés à se mouvoir et Bertram et Ro-

bert, Alice, Raimbaud et le chœur guerrier des joueurs, ces grandes créations de Meyerbeer, est plus digne de notre Académie impériale de musique et de danse.

Ce décor du premier acte est une œuvre, j'allais presque dire un tableau magistral. Il est, avec celui du 3^e acte, le seul qui ait été complètement refait à l'occasion de la reprise de *Robert*. La direction de l'Opéra s'est contentée de nettoyer et de repeindre les autres décors. Nous le regrettons d'autant plus.

Allons, M. Perrin, faites comme M. Viollet-Leduc, qui, lorsqu'il entreprend une restauration monumentale, ne fait jamais les choses à demi.

MAXIME VAUVERT.

LE CARNAVAL DE 1870

A ROME

Les deux derniers jours de ce triste carnaval, l'autorité a permis de se masquer le visage. Le premier des deux jours a été pluvieux, le second jour, il a fait beau, et l'on a pu voir un carnaval un peu animé. Mais il n'a guère été fait de mascarades que par les classes inférieures de la société, comme le témoignent les figures qui sont sur le premier plan du dessin. Les dames, aux balcons et aux fenêtres, sont déguisées en Albanaises, en Frascatines, etc.. Bien peu ont des masques, beaucoup, en revanche, portent des loupes. Dans les « loges » se trouvent mêlés beaucoup d'hommes et de femmes : les uns en habit de ville, les autres en domino, presque tous la figure couverte d'un loup. Le long du Corso, on voit des marchands de fleurs, dont les longues perches, chargées de bouquets, s'élèvent jusqu'au premier étage. Au centre du dessin, on remarque le char des pensionnaires de l'Académie française, le seul, du reste, qui se soit montré, sauf un autre, fort petit et fort simple. Il a eu un succès énorme, surtout le soir des « moccoletti, » et il a produit un effet magnifique quand il s'est avancé au bruit des applaudissements, tout illuminé par des feux de Bengale. Ce char était dédié à Neptune. Tout orné de guirlandes et de fleurs, il avait sur la proue un grand voile très-élégant de couleur rose, et sur la poupe une grande statue du dieu de la mer, dont le torse était nu et dont le reste du corps était couvert d'une étoffe bleu ciel, parsemée d'étoiles d'or. Neptune tenait dans la main droite un trident doré.

Le long du char étaient figurés en relief deux chevaux marins, le front surmonté d'une longue corne. Sur le siège était un postillon déguisé en dauphin. Le char était traîné par quatre chevaux. Les pensionnaires l'accompagnaient, vêtus de blouses d'une étoffe claire, portant des casquettes de Jockey avec de petites visières, et la figure couverte d'un loup, les mains gantées.

Tous les trottoirs étaient garnis de spectateurs, hommes, femmes, prêtres mêmes, une grande quantité de zouaves et de soldats; quelques sbires déguisés montraient aux coins des rues leur figure détestée.

Les « loges » et les boutiques qui avaient été transformées en loges, étaient tendues de mousseline blanche avec des garnitures rouges; quelques-unes étaient ornées de dentelles et brodées d'or; partout des tapisseries de toutes couleurs. On se lançait des fleurs, des bonbons, de la farine qui tranchait merveilleusement sur les habits noirs, et qui aurait fait croire par moment qu'il avait neigé.

B.

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

LES POÈTES

L'indifférence du public en matière de poésie touche à ses dernières limites. Naguère encore, les poètes inspiraient une douce pitié; aujourd'hui, ils causent une stupéfaction profonde; que sera-ce demain ?

Les dieux sont morts, et morte l'allégresse.
L'art déleurit, la muse, en sa détresse,
Fuit, les seins nus, sous un vent meurtrier.

Banville, le poète excellent, l'a dit. Et cependant que font nos jeunes poètes pour vaincre l'apathie de la foule ? Dédaigneux et superbes, ils fuient aux âpres solitudes, grimpent aux pics inaccessibles, et là, loin du bourgeois exécré, se livrent aux orgies de la rime et à l'idolâtrie des mots. Les poètes de talent eux-mêmes, n'ayant guère d'autre auditoire que leurs confrères, sont bien obligés d'en passer par les excentricités, qui sont le ton ordinaire de ces virtuoses.

Qu'un bourgeois, — je veux faire ce rêve, — achète le volume des *RENAISSANCES*, par Armand Silvestre, édité avec un luxe pieux par l'homme de goût qui a nom Alphonse Lemerre, et que, averti pourtant par le titre des livres : *La Vie des morts*, *Paysages métaphysiques*, *A travers l'âme*, qu'il ne va pas lire des choses toutes simples, il commence bonnement par le commencement :

L'esprit n'habite pas sous les confusions
D'atomes entraînés dans les métamorphoses :
C'est la Forme oscillant sous des vibrations,
Qui nous montre la Vie au plus secret des choses.

Il ne poussera pas, je pense, au delà de ces quatre vers. Il craindra pour sa raison, et il n'aura pas tout à fait tort.

Pour savourer de tels vers, il faut être préparé, avoir subi un entraînement préalable, s'être fait initié, ou plutôt c'est l'initiation même. Si cet appareil redoutable ne vous a pas intimidé, si vous avez accepté l'épreuve sans sourciller, vous êtes admis, *dignus es intrare*. Poursuivez, vous trouverez de beaux vers, des vigueurs et des délicatesses d'expressions remarquables, une forme toujours cherchée, souvent exquise, çà et là des morceaux intelligibles d'un bout à l'autre, en somme un poète d'un rare talent.

Mais une horreur de la simplicité ! et un haine de la clarté ! *Paysages métaphysiques*, qu'est cela ? et *le Supplice du soleil* ? c'est pour « t'épater, » ô public ! et, pour t'achever, lis ceci :

Et, comme au bout d'un bras un chef ensanglanté,
La lune monte au ciel, qui, dans la nue obscure,
Semble, avec son front pâle et sa morne figure,
La tête sans cheveux du grand décapité.

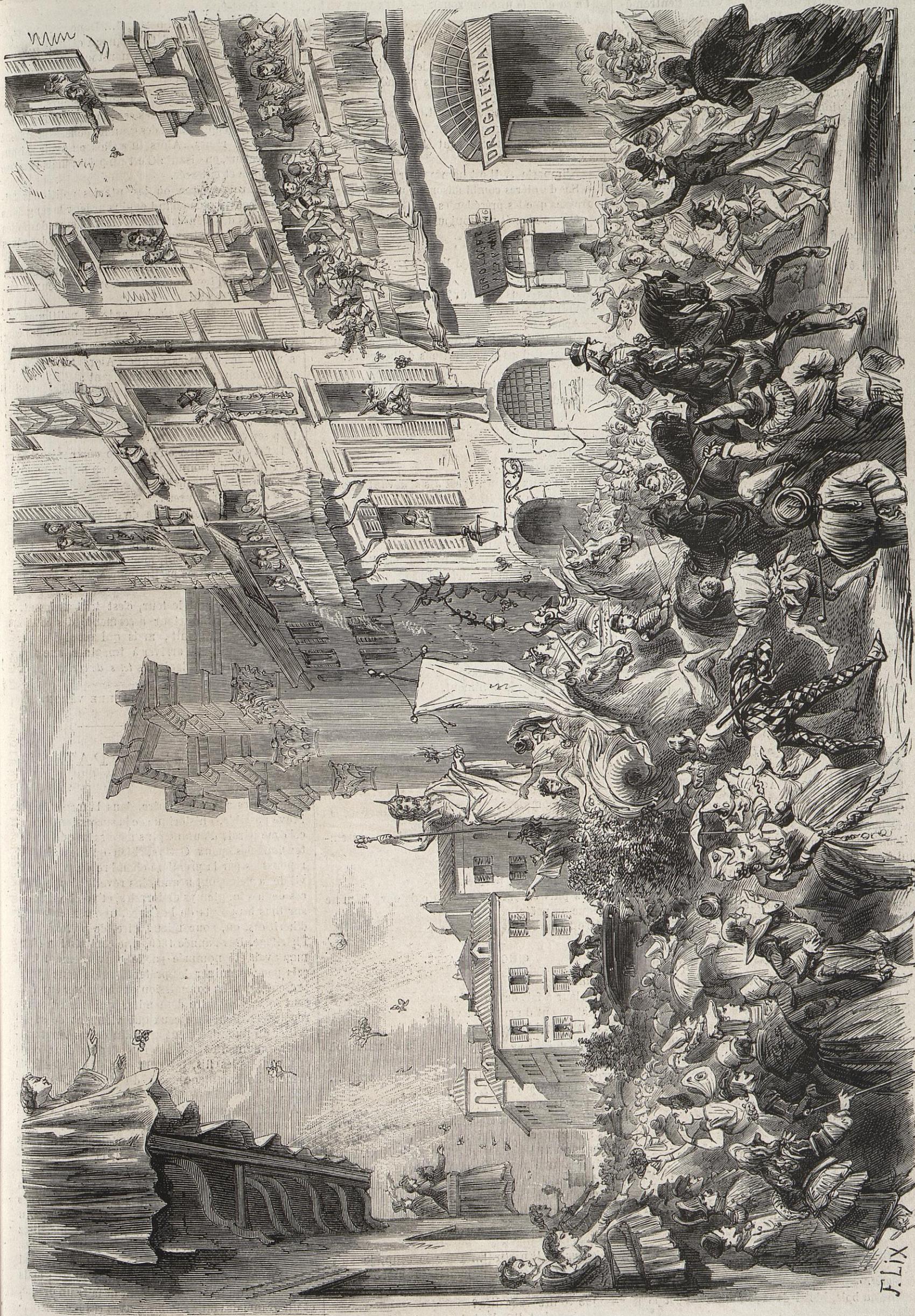
Le décapité, c'est le soleil, que la mer a fauché tout à l'heure. Je fais bon marché de ces bizarreries quand elles se rencontrent par hasard dans une œuvre sincère. Mais celle-ci se rattache au défaut principal des *Renaissances*, l'absence de sincérité. J'ai l'air de prononcer un gros mot, mais nous nous entendons : la sincérité, dans les œuvres de l'esprit, consistant à marquer profondément, à traduire à tous les yeux l'état habituel de l'âme; on n'est pas forcé d'être sincère, et l'on peut très-honnêtement se contenter de noter les fantaisies passagères du cerveau. Mais dans ce dernier cas, il faut être sans reproche, comme Hugo dans *les Orientales*, Gautier dans *les Émaux*.

M. Armand Silvestre n'est pas loin de cette perfection, et plus je le relis, plus je suis frappé des grandes qualités de son vers, mais il ne l'a pas atteinte. La sincérité du sentiment eût tout sauvé. S'il ne dédaigne pas les conseils d'une critique sympathique, son nom s'inscrira parmi ceux des premiers poètes de notre temps.

La sincérité ! elle est le passe-port, la sauvegarde des poésies de M. Achille Millien. Les *LÉGENDES D'AUJOURD'HUI*, ses *Lièds* (c'est *lieder* qu'il faudrait dire), et ses *Sonnets*, sont, comme forme, bien inférieurs aux *Renaissances*. Mais le sentiment moral, le parfum agreste et rural, traversent le moule et font éclater le vers. On n'aperçoit plus les imperfections, on se sent transporté en pleine campagne, sous la hêtrée, au foyer du paysan « rempli de chènevottes, » parmi les fileuses et les presseurs d'huile. On respire largement les bouffées d'air pur; on goûte les pensées sages, un peu terre-à-terre, comme il convient, simplement exprimées, et l'on ne regrette pas trop les rimes rares, les épithètes friandes et les images imprévues.

M. Louis Salles est de cette plantureuse Normandie qui produit naturellement des poètes comme la Provence produit des orateurs. Le banal roman de la vingtième année est le thème des *Amours de Pierre et de Léa* (Alph. Lemerre, toujours !) Ce fond connu est heureusement développé et découpé en pièces

PARIS. — Reprise de *Robert le diable* à l'Opéra. — Le nouveau décor du 1^{er} acte, peint par M. Cambon.



J. LIX

Le carnaval de 1870 à Rome, — Mascarade des pensionnaires de l'académie de France à Rome. — « Le char de Neptune traverse la place du Corso. — (D'après le croquis de M. Bonifazi, peintre.)

courtes, où les rythmes les plus variés s'entremêlent capricieusement. Virelai, villanelle, triolet, sonnet, rondeau, rondineau, terza rima, pantoum, se croisent, s'entrelacent comme des herbes folles et charmantes autour d'une maisonnette vulgaire. Il y a, certes, du talent dans ce volume que présente au lecteur notre cher confrère Levallois. Mais une fréquentation des Parnassiens de l'école nouvelle ne nuirait pas à M. Louis Salles. Qu'il leur prenne leurs reliefs et leurs délicatesses, et qu'il leur laisse leurs obscurités : c'est un avis d'ami que je lui donne.

PHILIPPE DAURIAC.

L'abondance des matières nous force de renvoyer au prochain numéro la suite de la nouvelle intitulée : *le Barbier de Tarascon*.

UN DRAME INTIME

PREMIER ACTE.

Huit heures du matin.

Un homme jeune encore est debout sur son lit et paraît méditer profondément.

La tête dans les deux mains, il laisse échapper des paroles incohérentes.

— J'ai beau chercher... Rien!... Il y a deux ans, il m'eût suffi de quelques minutes de recueillement pour que l'inspiration vint aussitôt répondre à mon premier appel...

Tandis qu'aujourd'hui...

(Il se lève brusquement.)

— Je crois être sur la piste d'une idée... Si je... Non!... Rien encore...

(Il sonne.)

Si l'on vient me demander, je n'y suis pour personne.

Vous entendez... Pour personne... Je travaille.

**

Le lecteur. — Très-bien... Je vois tout suite de quoi il s'agit... Votre personnage est un poète à la poursuite d'un sonnet rebelle ou d'un sujet de comédie récalcitrant...

— Pardon! vous n'avez pas deviné, ami lecteur.

SECOND ACTE

Midi.

Sur le boulevard.

— Comme vous voilà sombre, mon cher!

Celui à qui cette apostrophe s'adresse est le même personnage que ci-dessus.

Et, en effet, il serpente le bitume du boulevard avec des allures tout à fait mélodramatiques.

— Seriez-vous malade? reprend l'ami.

— Moi!

— Oui.

— Une simple migraine.

— Vous avez l'air d'être en proie à une préoccupation vraiment extraordinaire.

— Nullement.

— Voulez-vous déjeuner avec moi?

— Merci, je n'ai pas faim.

— Au revoir donc.

— Au revoir.

**

Le lecteur. — Cette fois, j'y suis.

— Vous croyez?

— Parbleu! C'est assez transparent... Votre personnage est un de ces exaltés que les passions politiques du moment plongent dans une agitation regrettable... Il...

— Je vous jure que vous n'avez pas deviné encore.

TROISIÈME ACTE.

Trois heures.

Le même au bois, blotti dans le fond d'un coupé de remise.

Un cavalier (à une amazone). — Avez-vous vu?...

L'amazone. — Non.

— Dans cette voiture... C'est X...

— Ah!

— Il paraissait absorbé dans les méditations.

— Alors, nous pouvons nous attendre à quelque innovation de sa façon.

— C'est un garçon étonnant.

— Il s'est lancé rapidement.

— Trop rapidement, peut-être... Il fait des jaloux.

— N'importe... Il est homme de ressources.

— Ses dernières combinaisons n'ont pas été aussi heureuses que les précédentes.

— On ne réussit pas toujours...

**

Le lecteur. — Où avais-je la tête?... Le mystère est percé à jour.

— En êtes-vous bien sûr?

— Votre héros...

— Achevez.

— Est tout bonnement un spéculateur à la hausse ou à la baisse dans les opérations de bourse...

— Eh bien, non.

— En ce cas, un inventeur dans les découvertes.

— Pas davantage.

QUATRIÈME ACTE.

Six heures.

Lui toujours.

Pâle, les yeux battus, il est assis devant une aile de perdreau, au café Riche.

Mais il n'a fait que l'effleurer du bout des dents et est retombé dans son atonie.

Le garçon lui offre un plat du jour.

Il fait un signe de mélancolique dénégation.

Le garçon lui tend le journal du soir, qui vient de paraître.

Il le repousse de la main.

Le garçon apporte onze boîtes de cigares assortis, l'invitant à choisir, et entamant un boniment-réclame à l'endroit de ses *puros*.

Il ne voit pas les cigares.

Il n'entend pas le boniment.

Il songe.

**

Le lecteur. — Attendez!

— J'attends.

— Comment n'ai-je pas commencé par là?

— Par où?

— Votre homme...

— Ensuite?

— C'est simple comme bonjour. Ils se ressemblent tous dans tous les temps.

— Qui ça?

— Les amoureux, parbleu!

— Pas plus amoureux que spéculateur, homme politique ou poète.

— C'est trop fort!

CINQUIÈME ACTE.

Minuit.

La pâleur a fait des progrès.

L'abattement du sujet est visible.

Il doit avoir la fièvre.

Et, parcourant de long en large la chambre où nous l'avons vu déjà le matin :

— C'est ma carrière entière qui est compromise... Que dis-je, compromise?... perdue!...

Car j'avais promis... promis pour ce soir... Et je ne tiendrai pas mes engagements... Et demain, Paris se racontera que j'ai...

C'est affreux! Ma situation est inexplicable... Failir ainsi à une réputation si bien assise... Cela quand la jalousie a les yeux sur moi... m'épie... contrôle chacun de mes gestes...

Oh! je partirai...

**

Le lecteur. — Il partira!... Pour le coup, je suis renseigné, et s'il avait prononcé ce mot-là plus tôt...

— Que voulez-vous dire?

— Comme c'est difficile à deviner!

— Peut-être.

— Allons donc! Il partira!... Donc c'est un caissier qui a creusé un déficit dans sa caisse, et...

— Oh bien! non encore, non toujours!

**

Ami lecteur, autre temps, autres mœurs.

Il fut une époque où les esprits enflammés de romantisme s'éprenaient des grandes pensées et étaient affolés de rimes. Alors tu aurais pu avoir raison, ami lecteur, en disant : C'est un poète; mais la muse est morte et enterrée.

Il fut une époque où les utopies politiques faisaient courir plus chaud et plus ardent le sang dans les veines des générations. C'était l'heure des folies sublimes, des extravagances patriotiques, des rêves exaltés. Alors tu aurais pu avoir raison, ami lecteur, en disant : — C'est un conspirateur. Mais les complots de l'heure présente sont des jeux innocents et enfantins.

Il fut une époque où, les ardeurs politiques faisant relâche, la fièvre du million alluma les cerveaux entassant pêle-mêle les grandes combinaisons et les floureries épiques. Alors tu aurais pu avoir raison, ami lecteur, en disant :

— C'est un agioteur.

Mais la Bourse, aujourd'hui, est dans le marasme, et tout se borne à des tripotages puérils, quoique trop souvent déshonnêtes.

Il fut une époque où le verbe *aimer* n'avait pas été rayé du dictionnaire. Alors on aurait pu avoir raison aussi en disant :

— C'est un amoureux.

Mais l'in vraisemblance de l'hypothèse te rend honteux toi-même, n'est-ce pas?

Quant aux caissiers qui partent, ils le font correctement, placidement, fonctionnellement, et n'ont plus de ces angoisses préliminaires, bonnes pour les arriérés de jadis.

Notre héros, ami lecteur, c'est tout uniment... le célèbre X., conducteur assermenté des cotillons de *high life*, qui gémit, mais qui est si désespéré, parce qu'il ne peut arriver à imaginer une figure nouvelle pour remplacer les *têtes de carton*, qui ont, hélas! fait leur temps...

PIERRE VÉRON.

COURRIER DU PALAIS

Je vais essayer de réduire, dans la forme la plus brève possible, l'historique de la succession Thierry; cela me paraît d'autant plus nécessaire que les prétentions des époux Catton, bien qu'elles aient été repoussées par la première chambre du tribunal civil de la Seine, ont néanmoins réveillé des espérances depuis longtemps endormies, et voici que s'agit sur tous les points de la France, une véritable nuée d'héritiers, ou, pour mieux dire, de prétendants à l'héritage. Dès l'année 1800, une commission d'examen avait été nommée par le gouvernement français pour examiner les prétentions de ceux qui se présentaient. La commission eut à statuer sur trois cent soixante-quatre demandes, qui furent toutes repoussées. Peut-être ceux qui viennent de se réveiller au retentissement argentin de ces vingt millions, augmentés des intérêts depuis deux cents ans, sont-ils les fils, les petits-fils des prétendants évincés au commencement du siècle? C'est possible.

Ah! si je pouvais réunir tous les prétendants qui vont surgir, avec quelle conviction je leur dirais : Laissez-là tous ces documents généalogiques; laissez dormir les registres de l'état civil, et ne leur arrachez pas leurs secrets, qui peuvent vous être d'autant plus funestes que vous les jugerez plus utiles et avantageux; ne vous inoculez pas cette fièvre des millions possibles et des procès interminables. Au lieu de vous consumer sur des parchemins, lisez un roman de Dickens, intitulé *Blake house*, et sachez comment finissent les plaideurs. Rien de plus gai que la comédie de Racine, au premier abord; mais croyez-vous qu'il soit bien difficile de faire un drame, et un drame des plus sombres, avec ces mêmes personnages et ces mêmes événements qui vous font

tant rire ? Lisez donc *Blake House*, l'histoire de la petite vieille, personnage très-réel, quoiqu'il figure dans un roman, les phases du procès *Jardnyce* contre *Jardnyce*, les misères des *Pupilles de la cour*, et la fin lugubre de ce fier et ardent jeune homme qui attaquait corps à corps le procès fatal que lui ont légué ses ancêtres, qui lutte, qui espère, qui veut vaincre. Le feu follet a brillé, l'enfant s'est élancé, il a franchi les haies, les fossés, les marais, à la poursuite de cette flamme insaisissable; il est tombé, il s'est relevé, il a repris sa course... Oui, par moments, après une déception surtout, il doute, il se demande s'il n'abandonnera pas cette chasse insensée; mais la lueur fugitive l'attire encore; il ne s'enthousiasme plus, il s'obstine, il s'irrite : c'est un fou furieux; il va, il va toujours, n'ayant plus la conscience de ses forces; il va jusqu'au moment où il est terrassé par l'épuisement, où il meurt de ses espérances déçues, — vie perdue, mort inutile !

Voici donc l'histoire : Athanase de Tipaldy, un Grec né à Napoli, en Corée, devenu célèbre par ses hardiesses de navigateur trafiquant et par les richesses qu'il avait amassées, mourut à Corfou vers le milieu du dix-septième siècle. Il avait eu pour compagnon de ses courses aventureuses, pour ami, un Français, nommé Jean, et portant le surnom de Thierry, qu'il institua son légataire universel par un testament authentique fait par devant Santo-Mida, notaire à Corfou. Quelque temps après, le 10 février 1654, Jean Thierry fit à son tour son testament devant le même notaire.

Dans le préambule, nous voyons que le testateur est né à Château-Thierry, et c'est de là, sans doute, que lui vient son surnom. Il déclare avoir oublié la date de sa naissance et avoir perdu les papiers qui pouvaient servir à la constater.

« Il y a cent vingt ans, dit-il, que notre famille prend son origine en Lorraine, et elle se divise en trois branches, desquelles l'une se trouve dans la ville de Basle, l'autre en Lorraine, et la troisième, de laquelle je suis né, en Champagne. Mon grand-père, gens d'armes du roy de France, nommé Robert Thierry, etc., etc. »

Voici maintenant ce qu'il raconte de son départ de la maison paternelle, de ses courses en mer et de leur résultat :

« Item. Ma fuite de mon pays a été inconnue, je me suis expatrié, lorsque j'ai eu reconnu que je n'avais pas de biens de patrimoine. Voulant tenter fortune, je suis venu en Italie et me suis mis garçon à l'auberge de la Tour, dans la ville de Brescia, Etat de Venise. J'y trouvai un marchand étranger Grec de nation, nommé Athanase Tipaldy; il me proposa de voyager dans le monde, ce que j'acceptai sur le champ, et ayant commencé à négocier avec lui qui était très-riche marchand sans enfants, il me prit en amitié et comme il n'avait aucun parent étant fils naturel de la maison Tipaldy sans rejetons, de Napoli de Roumanie, y ayant deux branches, ledit Athanase Tipaldy étant vieux et accablé d'infirmités, il me laissa toute sa succession tant sur mer que sur terre, ses biens consistant en trois navires marchands, en 800 mille écus vénitiens dits écus à la croix, lesquels sont placés sur la banque générale appelée la *Zecca* (ou Hôtel des chômeurs) de Venise, et il dépend de moi de les retirer quand bon me semblera et quand je jugerai à propos ainsi qu'il appert par le testament de mon bienfaiteur, Athanase Tipaldy, fait à Corfou l'an 1636, le 1^{er} août, et dont l'acte a été reçu par le notaire présent appelé Santo-Mida; je suis dans la soixante-quinzième année de mon âge, je veux me retirer en la ville capitale de Venise, pour y vivre et mourir en la grâce de Dieu.

Item. J'appelle à ma succession les Thierry de Champagne, c'est-à-dire le fils de M. mon père, nommé François Thierry et de Mme ma mère, Françoise Brico, pourvu qu'ils soient du lit dont je suis né, car, si ledit sieur mon père et ladite dame ma mère étaient venus à contracter mariage (un second), j'en exclus tous les enfants de madite succession, et j'y appelle les fils de Pierre et de Claude et de François Thierry, mon père.

Item. Je prie MM. Thierry de Champagne de ne point abandonner ceux de Lorraine et de Basle, mais je dis que les vrais et légitimes héritiers sont ceux de Champagne fils de François Thierry, mon

père, auxquels après ma mort j'abandonne tout mon avoir, et en l'absence de ceux de Champagne à ceux de Basle ainsi qu'à ceux de Lorraine.

Item. Les papiers et actes nécessaires de ma succession se trouvent à la chancellerie du très-excellent providiteur où ils sont tous enregistrés. Il suffira de demander le testament de Jean Thierry, fait à Corfou, l'an de grâce 1654, mondit testament rappelle celui d'Athanase Tipaldy, mon maître et bienfaiteur, qu'il a fait le 1^{er} août 1636, etc. »

Maintenant Jean Thierry va vous donner une preuve de sa prudence et surtout de sa parfaite connaissance du cœur humain et des choses de la vie; il écrit, ou il dicte ceci :

« Item. J'ai fait ledit testament à Corfou pour ne donner soupçon à qui que ce soit de mes richesses et de ma fortune, et afin de n'être pas inquiété, soit par des amis, soit par des parents le peu de temps qui me reste à vivre, et je veux passer le reste de mes jours à soigner les pauvres par charité, ayant appris quelques secrets dans le cours de mes voyages en mer, etc... »

Il termine par divers legs : ses vêtements aux pauvres et diverses sommes aux quatre hôpitaux de Venise, à l'Église, à son confesseur, etc...

Il n'y avait pourtant à cette époque ni journaux ni télégraphe électrique, et cependant la nouvelle de cette mort et de cette opulente succession à partager se répandit dans tous les pays, si bien qu'arrivèrent au bout d'un certain temps, non pas de véritables héritiers, mais d'habiles escrocs qui avaient fabriqué de faux extraits des registres de naissances, de fausses généalogies, de faux documents de toutes les sortes et sous toutes les formes, et qui parvinrent ainsi à toucher, non pas le capital, mais les arrérages, ce qui constituait déjà un joli petit avantage; mais ils furent découverts et ils prirent la fuite. Cela avait fait grand bruit, et sous Louis XIV, à la requête du procureur général, opposition fut formée par le Gouvernement français, jusqu'à ce que les héritiers légitimes eussent été trouvés.

Nouvelles manœuvres, nouveaux faussaires, nouvelles tentatives plus ou moins heureuses; mais, enfin, on ne parvient à tirer que des bribes insignifiantes de ce trésor qui est toujours intact à la *Zecca*; cela est attesté par les ambassadeurs français à Venise. En 1797, Venise tombe au pouvoir des Français, et le général Bonaparte écrit au Directoire exécutif qu'il va s'emparer de tout, et notamment de la succession Thierry, évaluée à vingt millions.

De nombreux documents paraissent attester et attesteraient suffisamment, en toute autre circonstance, que les valeurs de la succession ont été transférées de la *Zecca* au trésor français; cela, du reste, n'a jamais été contesté d'une manière bien formelle dans les nombreux procès qui ont été intentés devant les tribunaux français et autrichiens; les réclamations ont été repoussées, parce que les preuves de filiation n'ont jamais paru bien régulières. Comment donc espérer en produire de régulières aujourd'hui ?

Et cependant les époux Catton se présentaient devant le tribunal, et soumettaient leurs preuves; ils ont été repoussés; mais il importe de savoir comment on les a combattus.

D'abord, l'administration des domaines a répondu qu'elle ne contestait rien de tout cela, que les preuves de filiation pouvaient être régulières et suffisantes, mais qu'elle n'avait pas à les examiner, parce que les demandeurs ne prouvent pas que ce soit à titre de déshérence que les valeurs de la succession Thierry seraient entrées dans le domaine de l'État; qu'ils doivent s'adresser non plus en qualité d'héritiers, mais en qualité de créanciers, au Trésor public qui — et je signale d'une façon toute particulière cet avis charitable — qui opposera telles prescriptions ou déshérences qui lui conviendront !

C'est dans ce sens que le tribunal a rendu son jugement dans lequel il dit que les documents historiques, établissant le transport en France de tout ce qui existait à Venise, ne prouvent pas pour cela qu'on ait trouvé dans la *Zecca* les 800,000 écus d'or déposés plus d'un siècle avant. Et puis, comme le territoire vénitien a été cédé au royaume d'Italie, c'est le ministre des finances du royaume d'Italie

qui fera liquider les capitaux dus par la monnaie et la banque de Venise.

Voyez-vous tous ces beaux procès à l'horizon ?

C'est décidément magnifique ! Il y a de quoi ruiner, épuiser, énerver, tuer vingt générations de plaideurs ! Non, non, ne vous embarquez pas sur cette galère.

En voilà peut-être bien long sur un seul sujet; mais je sais quelques-uns de mes lecteurs qui m'excuseront d'autant plus facilement qu'ils m'ont fait l'honneur de me demander un conseil.

Eh bien, voilà le conseil donné.

PETIT-JEAN.

Une tentative carliste en Catalogne

Malgré l'internement infligé par les autorités françaises aux réfugiés espagnols, partisans de don Carlos, les carlistes ne se découragent pas en Catalogne. Ils ont, pour exciter leurs rancunes contre le gouvernement de Serrano, les encouragements du clergé, qui a élevé la foi en la royauté de droit divin à la hauteur d'un dogme, qui soude la doctrine de la légitimité des rois au catholicisme, remontant pour cela aux institutions hébraïques et au sacre de Samuel.

De même que quelques rares légitimistes de France, qui sont convaincus que le second empire n'existe pas, que la république n'a pas été proclamée en 1848, que Louis-Philippe ne fut jamais roi, que Louis XVIII régnait du temps de Napoléon I^{er}, qui, lui, n'était pas empereur, enfin que cet an de grâce 1870 est le trente-sixième du règne d'Henri V sur le trône de France et de Navarre, de même le clergé espagnol ne veut admettre comme légitime que l'autorité du petit-fils de Ferdinand VII.

C'est de ces idées qu'était imbu l'évêque d'Osuna, que les ministres de Serrano ont été obligés de faire arrêter dans son palais. Il n'avait pas voulu reconnaître le gouvernement de son pays. Refusant d'obéir à l'invitation du ministre de la justice, qui lui signifiait de se rendre à Madrid, le prélat avait mis à la porte l'envoyé chargé de lui communiquer cet ordre. Le gouvernement a envoyé la gendarmerie, qui l'a mené en prison, où il a subi un interrogatoire de cinq heures. On l'a relâché, mis en liberté provisoire sous une caution de cent mille francs.

Quand les évêques donnent l'exemple, les curés le suivent : c'est une règle hiérarchique. Aussi voyons-nous à Cataluyud, petite ville de la province de Saragosse, un prêtre sortir de l'église, en se jetant au milieu d'une rixe entre libéraux et carlistes. Paulino, ce prêtre fanatique, se présente devant le collège de la Correa, et, dans cette attitude théâtrale qui enflamme si follement les têtes méridionales, prêche la guerre sainte contre les libéraux. Son éloquence, pas plus que la résistance de ses partisans, n'a tenu devant l'apparition des volontaires de la garde civique et de quelques soldats de l'armée régulière. Il n'en est pas moins résulté la mort d'un homme et pas mal de blessures pour quelques-uns. Des patrouilles ont été organisées par les soins de l'alcade, en attendant les forces demandées au gouvernement central.

Au sujet de ces troubles, des interpellations ont été adressées au ministère par les députés légitimistes siégeant aux cortès. Il leur a été répondu que la loi était égale pour tous, pour les évêques et les prêtres, comme pour tous ceux qui cherchent à troubler la tranquillité du pays.

MAC VERNOLL.

M. DE MONTALEMBERT

Le *Bayard* du catholicisme, ainsi que ses fidèles se plaisent à appeler M. de Montalembert, est mort samedi matin, à huit heures. Il a succombé à une crise amenée par la maladie qui, depuis environ quatre mois, soumettait son tempérament à de du-

res épreuves. Il n'avait pas accompli sa soixantième année.

Charles Forbes de Tyron, comte de Montalembert, était né le 29 mai 1810, à Londres, où son père, Marc-René comte de Montalembert, s'était réfugié.

Héritier de la pairie par la mort de son père, arrivée en 1831, M. de Montalembert n'avait que vingt ans lorsqu'il entra dans la vie politique. Dès ses débuts, il se montra tout dévoué aux idées cléricales. Il en fut le fougueux apôtre. Les excitations de la polémique, son ardeur passionnée, ses violences de tribun et de journaliste, firent de lui le champion militant de la papauté, dont il défendit et les intérêts religieux et les intérêts matériels. Sa bête noire, celle de tous les cléricaux, était l'université. Dans ses discours, comme dans ses écrits, il fut, pendant vingt ans, le chef de la croisade organisée contre elle.

Et cependant, à son premier pas, il avait fondé le journal *l'Avenir* en collaboration avec Lacordaire et Laménais. Le nouvel organe catholique cherchait une alliance impossible entre les idées révolutionnaires et les institutions théocratiques. Ses doctrines furent condamnées par la cour de Rome, et *l'Avenir* cessa de paraître.

La révolution de 1848, en lui enlevant la pairie, l'envoya, en qualité de représentant du Doubs, à la Constituante, où, comme au palais du Luxem-

bourg, il arbora les idées contre-révolutionnaires. A l'Assemblée législative, il se fit l'adversaire presque personnel de Victor Hugo, et la discussion de la loi de 1850 sur l'enseignement secondaire devint presque un duel entre ces deux académiciens, tous deux an-

mosphère de la Villette s'est étendu sur plusieurs lycées urbains et suburbains. — Les asiles de l'érudition, comme dirait M. Prud'homme, cet immortel judicieux, ont été troublés par des cris aussi stridents que séditieux. Avec une logique dont sont

ciens pairs de France. C'est à cette époque que M. de Montalembert demanda l'expédition de Rome à l'intérieur.

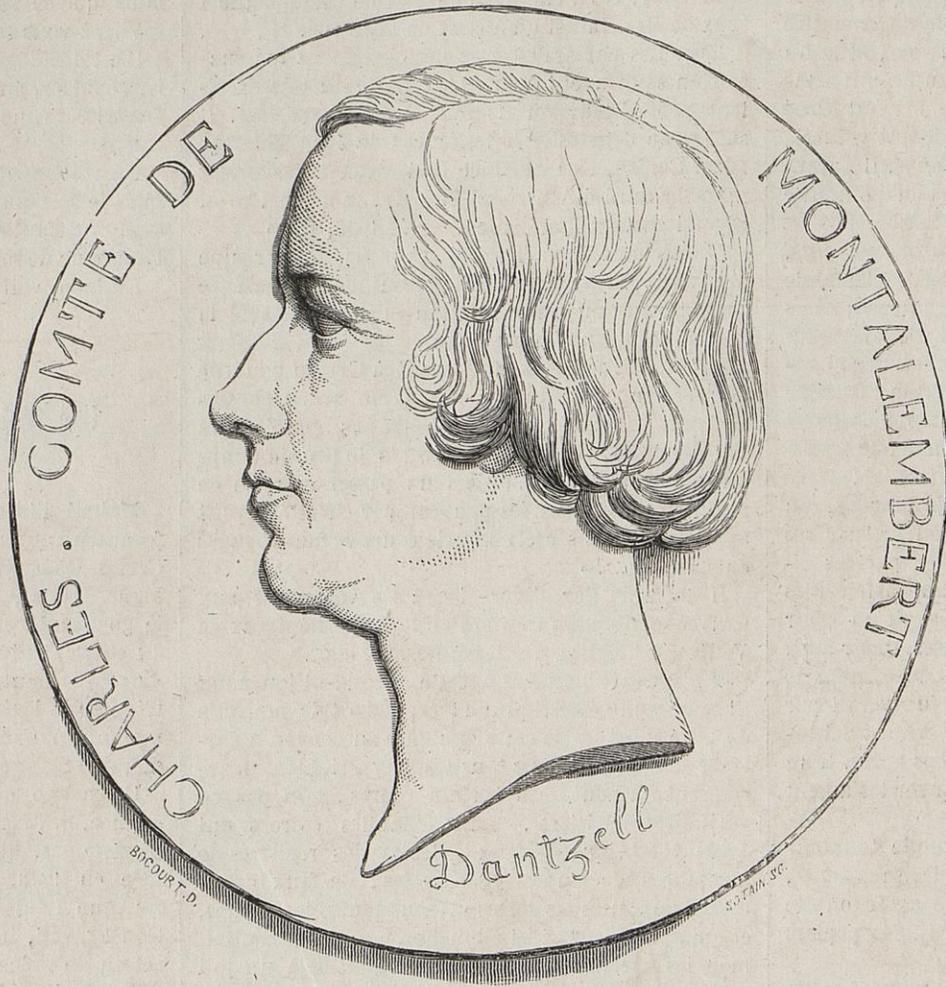
En 1852, l'orateur catholique était candidat officiel dans le Doubs. Aux élections de 1857, il était vaincu par le candidat officiel.

M. de Montalembert se retira dans la vie privée, et se consacra aux études historiques du moyen âge. Il publia, en 1860, son histoire des *Moines d'Occident* et la *Vie de sainte Élisabeth* de Hongrie. Ses instincts de combativité se révélèrent encore dans de nombreux écrits de polémique, dans des brochures et des articles de revue. Sa dernière manifestation littéraire est la lettre qu'il écrivait, il y a quelques jours encore, à l'occasion des querelles dont la question de l'infaillibilité personnelle du pape est l'objet en ce moment. Cette lettre est, disent ses amis, le testament de son âme chrétienne.

MAXIME VAUVERT.

UNE RÉVOLTE

AU LYCÉE DE FOUILLY-LES-POTS



Le comte de Montalembert, membre de l'Académie française (décédé).



Le cabinet de travail du comte de Montalembert, auteur des *Moines d'Occident*.



LES ÉMEUTIERS POUR RIRE. — Révolte au lycée de Fouilly les-Pots.



Tentative carliste en Catalogne à Cataluyud sous la direction du curé Paulino

seuls capables ceux qui ont étudié cette science, les jeunes gens élevés sous l'aile de l'Université ont demandé tour à tour l'avènement de la république, la mise à mort de M. Sarcey, et la substitution du pâté de foie gras au haricot classique dans leurs menus ordinaires. Si nous en croyons notre collaborateur Crafty, cette agitation se serait étendue jusqu'à Fouilly-les-pots. — Voici, d'après lui comment les choses se seraient passées dans cette localité, habituellement si paisible que jusqu'à présent nous n'en avons jamais entendu parler.

Au début de la récréation de midi le maître d'étude chargé de surveiller la cour avait remarqué chez les élèves une sourde agitation. — Préoccupés, nerveux, ils se promenaient par groupe de trois ou quatre, parlant bas, et échangeant au passage des regards d'intelligence — mis en défiance par leur attitude le surveillant ne quittait pas des yeux un groupe formé des quatre rhétoriciens du lycée. A ce moment, il sentit la terre manquer sous ses pieds, il étendit les mains et se trouva à plat ventre au milieu de la cour. — Sa chute fut le signal du tumulte; immédiatement les portes des salles d'étude communiquant de plain pied avec la cour furent ouvertes, les bancs et les tables portés contre la porte principale et accumulés de façon à en interdire l'accès. — Cependant le pion s'était relevé et avait demandé à la fuite la plus rapide un moyen de salut, pendant que les élèves, restés possesseurs de son chapeau et de sa redingote, le brûlaient en effigie à l'aide de leurs dictionnaires, poussaient les vociférations les plus bruyantes, et allumaient les pipes les plus révolutionnaires, il s'était empressé d'aller informer le Principal des faits déplorables qui venaient de se produire aussi inopinément. — Celui-ci, n'écoutant que son courage, fit appuyer sur l'un des murs de la cour une échelle au sommet de laquelle il se hissa, dans la ferme intention de faire entendre à ces jeunes gens égarés la voix du devoir et de la raison. — Malheureusement les paroles qu'il prononça se perdirent dans le tumulte général; accueilli par une volée de balles élastiques et de dictionnaires variés, cet estimable fonctionnaire dut battre en retraite et recourir à d'autres moyens pour venir à bout de la révolte — il fit immédiatement prévenir les parents de ce qui se passait et lorsque tous furent accourus à son appel, on ouvrit les portes du collège. Les élèves sortirent en foule et se trouvèrent nez à nez avec leurs parents qui agirent à leur égard... comme bon leur plut.

Notre collaborateur Crafty nous avait communiqué le texte du discours prononcé par le Proviseur, malgré l'attitude menaçante de ses administrés — malheureusement le défaut d'espace nous empêche de le reproduire — à l'heure qu'il est le calme s'est rétabli à Fouilly-les-Pots.



GAITÉ : *Gilbert d'Anglars*, drame en cinq actes et dix tableaux, par MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson. — CLUNY : Reprise de *Claudie*, drame en trois actes, par George Sand. — CHATELET : M^{me} Bordas. — M. Léon Cogniard.

Ce gros drame de *Gilbert d'Anglars* est une grosse erreur. Cela ressemble à trop de choses, et cela reproduit trop servilement toutes les ficelles connues. Un jeune homme (M. Laferrière, naturellement), veut se venger d'une femme qui a causé la mort de son frère; pour cela, il ne trouve rien de mieux que de lui faire la cour, et à son tour le voilà pris dans les lacs de la coquette. La pièce se passe sous Louis XV; on ne saura jamais pourquoi; les auteurs emporteront leur secret dans la tombe. Gilbert est un élève de Joseph Vernet, dans l'atelier duquel on nous conduit. On nous conduit aussi à la foire Saint-Laurent, où nous voyons le fondateur du théâtre de la Gaité, le fameux Nicolet en personne, s'abandonner à des lazzis inconnus des directeurs actuels. Le reste du temps, nous sommes à Versailles.

Ces changements de scène sont autant de prétextes à des décorations fort brillantes et à des habits fort pittoresques. Il y a aussi deux magnifiques ballets qui survivront au drame mort-né : ils sont déjà connus sous les noms des *Japonaises* et de la *Fête d'Hébé*. On les replacera ailleurs, il n'y aura rien de perdu.

Si *Gilbert d'Anglars* avait pu être sauvé, il l'aurait été certainement par ses excellents interprètes. Plus élégante et plus comédienne que jamais, M^{me} Doche a donné une grande physionomie de Célimène à M^{me} de Chavannes. M. Laferrière a eu des moments de passion dignes de ses meilleurs jours. Laroche et Lacressonnière tiennent avec conscience les rôles les plus ingrats du monde. Et le burlesque Alexandre? Et la sympathique Clarisse Mirroy? Par exemple, je ne crois pas connaître les artistes qui représentent Louis XV et la Dauphine.

Depuis quelque temps le théâtre Cluny renouvelle son affiche toutes les semaines. Sera-t-il définitivement heureux avec *Claudie*? Je voudrais l'espérer. Les spectateurs de lundi soir, — non, les *spectateurs*, pour parler le langage de l'auteur, — ont paru satisfaits de la pièce, malgré l'insistance du sujet et les débattances de l'action. Peut-être auraient-ils moins préféré moins de simplicité. M'est avis cependant qu'il y a tout plein de jolies choses (et même quelques grandes choses) dans *Claudie*. Cette chère dame qui signe d'un nom d'homme est une fine langue dorée, et l'on s'aperçoit bien que ses *intentionnements* sont excellents. Ce n'est point par *railleté* qu'elle s'applique à parler comme *cheux* nous; *ben* au contraire, c'est pour nous faire politesse et honneur...

Soyons sérieux à présent. Et pour cela cherchons la théorie de M^{me} Georges Sand dans une de ses préfaces : « Le rêve de la vie champêtre, dit-elle, a été l'idéal de tous les temps et de tous les peuples. Depuis les pâtres de Longus jusqu'aux nymphes de Trianon, les poètes, les peintres, les musiciens, ont célébré la vie pastorale, donnant à chaque phase de l'existence de ce songe d'innocence et de bonheur les formes de la mode régnante. Le sombre Shakspeare a fait des bergeries ni plus ni moins que le doux Virgile; Cervantès, le Tasse, Molière et Jean-Jacques Rousseau en ont fait aussi.

» Notre siècle a donné un autre caractère à la pastorale. On n'a plus fait de bergers, mais des paysans. Il en devait être ainsi : l'art cherchait la réalité, et ce n'est pas un mal; il l'avait trop longtemps évitée ou sacrifiée. Il a peut-être été un peu trop loin. L'art doit vouloir une vérité relative plutôt qu'une réalité absolue. En fait de bergerie, Sedaine, dans quelques scènes adorables, avait peut-être touché juste et marqué la limite. Je n'ai pas prétendu faire une tentative nouvelle; j'ai subi, comme nos bons aïeux, et pour parler comme eux, la *douce ivresse* de la vie rustique. En lisant le *Comme il vous plaira* de Shakspeare, et en lisant aussi Sedaine, j'ai ri et pleuré. Et puis j'ai vu et entendu au village, où j'ai presque toujours vécu, des choses qui m'ont fait rire et pleurer en même temps : c'était comme les naïvetés de l'enfance mêlées aux austérités philosophiques et religieuses de la vieillesse. Rien ne ressemble moins à un agneau qu'un chêne, et pourtant le chêne et l'agneau s'harmonisent dans le paysage. La symphonie pastorale de Beethoven a des accents terribles et des naïvetés sans exemple : c'est bien comme dans la nature... »

Je passe sur l'agneau et sur le chêne, et je rends hommage aux efforts de M^{me} George Sand. Elle veut peindre des paysans, et non pas des bergers. Elle tend à se rapprocher de la nature. Mais, comme toutes les grandes intelligences artistiques, il lui est impossible de se restreindre dans l'imitation. Ses paysans, elle les invente, elle les crée, elle leur donne des sentiments et un langage. Dès lors, ce ne sont plus des paysans ni des bergers, — ce sont des Berrichons, c'est-à-dire une secte à part, et rien que des Berrichons, ce qui détermine, on le conçoit, une certaine monotonie d'exécution.

Cependant, *Claudie* est avec *François-le-Champi*, une des meilleures pièces de M^{me} Sand. On la revoit toujours avec intérêt. Mais où est Bocage, qui avait créé avec tant de mélancolie austère le père Rémy? Au moins M^{lle} Berthe Fayolle est délicieuse sous la jupe de servante.

Croiriez-vous que la revue du théâtre du Châte-

let dure toujours, et qu'elle promet de durer encore? Comme le couteau de Janot, dont on remplaçait tantôt la lame et tantôt le manche, la revue du Châtelet n'a presque plus rien aujourd'hui de sa physionomie primitive. On en a tour à tour changé les décors, puis les costumes; maintenant on en change les acteurs. M^{me} Bordas y chante tous les soirs les plus vibrants refrains de Darcier et d'Alexis Bouvier, M^{me} Bordas est une étoile de café-concert. — Il faut bien finir par parler de ces cafés-concerts qui ont acquis l'importance et la vogue des théâtres. Nous avons la main forcée, et notre devoir est de suivre le public où il va.

On fit, il y a plus de vingt ans, le premier essai, au bazar Bonne-Nouvelle, d'un café-concert. Cela ne prit pas à cette époque. Fut-ce la faute des consommateurs, ou celle de la musique, ou toute autre raison, c'est ce qu'on n'a point éclairci. L'étonnement n'entraîna pas le succès. Mais l'idée était dans l'air, d'autres spéculateurs tentèrent de la transporter aux Champs-Élysées; ils réussirent. Je me souviens des yeux immenses que j'ouvris en apercevant pour la première fois sur une estrade une demi-douzaine de femmes décolletées, en robe blanche et rose, poussant d'harmonieuses clameurs au-dessus d'une foule assise qui buvait de la bière et mangeait des échaudés.

En ce temps-là, on mangeait des échaudés, sorte de pâtisserie absolument nulle d'ailleurs.

Qu'il y a loin de ces tâtonnements en plein vent et en plein jour, aux séances triomphales de l'Alcazar et de l'Eldorado! Le café-concert a fait des pas de géant. Il est destiné aux plus surprenantes métamorphoses. Il a eu des parties d'opéra et des scènes de vaudeville, qui ont inquiété les vrais théâtres. On a imaginé des entraves, on a limité le nombre des interlocuteurs. N'importe! le café-concert, en gamin de Paris qu'il est, s'est mis à rire, a fait un pied de nez aux directions subventionnées, et a continué son chemin. Où s'arrêtera-t-il? Mon Dieu, c'est bien simple, il ne s'arrêtera pas.

Il y a des cafés-concerts à tous les coins de Paris. Comptons : le Casino du Palais-Royal, les Folies-Bergère, le Cheval-Blanc du faubourg Saint-Denis, le Ba-ta-clan du canal Saint-Martin, le café de la Gaité du boulevard Rochechouart, le café Tivoli, etc., etc.

Le plus bruyant peut-être est celui de la rue Contrescarpe-Dauphine, baptisé par les étudiants eux-mêmes : le *Beuglant*. Une chanteuse, qui a bien plus que M^{lle} Thérèse la mine d'une femme à barbe, y enlève à voix tendue tous les applaudissements. En été, cette cantatrice formidable, ce clairon de chair, descend avec la plupart de ses collègues sur les bords fleuris qu'arrose et que trop souvent inonde la Seine. Là, au pied de la statue de Henri IV, dans ce pittoresque terre-plein qu'on appelle l'île Touchet, et où s'est installé le joli chalet du Vert-Galant, elle entonne ses airs retentissants, si retentissants que la statue de bronze du bon roi semble en vibrer, et qu'on croirait que le cheval est à trompette, comme ceux de Nuremberg.

Pour en revenir à M^{me} Bordas, son succès a rajouté *Paris - Revue*. Il faut aller l'entendre, il le faut.

Que dire de la mort imprévue du pauvre Léon Cogniard? Trente-quatre ans! Toutes les apparences de la santé : une sève, une ardeur, un bonheur de vivre! Qui le connaissait l'aimait, et tout le monde le connaissait, j'entends le monde de la littérature et des arts. C'était une de ces figures essentiellement parisiennes comme Lambert Thiboust. Tout était rapide en lui : l'allure, le geste, la parole, le regard. A se hâter ainsi, sentait-il donc venir la mort?

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Alina, regina di Golconda*, opéra en quatre actes de Donizetti (10 mars).

Et vous viendrez dire qu'on voyage vite par le temps où nous vivons! et vous écrirez des volumes

sur la diffusion rapide des idées au dix-neuvième siècle! Peut-être, cédant à la mode qui sévit en ce moment, ferez-vous des conférences sur la tendance des peuples modernes à échanger les produits de leur génie!

Phrases creuses et vaines tirades!

Alina, un opéra de Donizetti, daté de 1828, a mis quarante-deux ans pour faire la route de Gènes à Paris; ce qui est marcher avec la vitesse du coche divisée par celle de la tortue.

J'attends l'objection et je l'entends d'avance; mais *Alina* n'est pas un chef-d'œuvre; aussi a-t-on réfléchi pendant tout ce temps avant de la présenter aux Parisiens. *Le Barbier*, *Norma*, *Lucie*, ont franchi les Alpes sans faire tant de façon.

Cela, en effet, est une grande vérité: *Alina*, *regina di Golconda* n'est point un chef-d'œuvre. Pourtant, s'il y a une justice et une arithmétique, on nous devrait cette *Alina* autant de fois depuis quarante-deux ans que, dans le même laps, on nous a donné d'opéras qui ne la valaient pas.

Il y a, d'ailleurs, pour un impressario un peu curieux, un inventaire à faire des œuvres inconcues des maîtres. Si mince qu'en soit le mérite, on pourrait encore y trouver pâture. Et puis quelle mine à mettre en valeur! on n'en trouverait jamais le fond, tant fut miraculeuse la fécondité de certains compositeurs.

Donizetti, par exemple, a laissé soixante-six opéras! dont six au plus sont connus à Paris. Il est vrai qu'on les y applaudit fort. Mais comment se pourrait-il faire que les soixante autres ne fussent bons qu'à jeter aux souris des bibliothèques? Cet énorme ballot de papier à doubles croches doit receler des trésors.

Qui de vous ou de nous a entendu une note des *Nozze in villa*, d'*Emilia o l'Ermitaggio di Liverpool*, de *Il Deluvio universale*, de *Il Castello degli invalidi*, de *Ugo, conte di Parigi*, etc?... Ce sont pourtant là des titres d'opéras signés Donizetti, qui ont eu leur moment de faveur, et dont se sont régalez des dilettantes qui nous valaient bien.

On dira que le temps a passé sur toute cette musique et l'a défraîchie. Mais laissez dire, et allez toujours votre train; car il serait par trop plaisant qu'à l'heure où l'on est si entiché de vieux meubles, de vieux livres et de vieux tableaux, il ne fût pas permis de remettre au jour un opéra qui révèle aussi sa date par certains tours mélodiques ou certaines formules harmoniques.

Il faut d'ailleurs reconnaître que s'il existe une cabale de jeunes compositeurs contre la vieille musique, le gros de la foule ne se laisse guère prendre à ses clabauderies. L'autre soir, à la représentation d'*Alina*, cinq ou six chuteurs, qui n'ont pas osé aller jusqu'au sifflet, ont été absorbés par un public d'applaudisseurs assez animés.

Cette exhibition d'un opéra inconnu de Donizetti a même été mieux prise des habitués de Ventadour que nous ne l'aurions espéré. Il faut dire que la chance a voulu que le premier acte de la partition fût le meilleur des quatre, ce qui a donné confiance au public pour toute la soirée. Le quatuor qui lui sert de finale est même un excellent morceau vocal, et qui, par l'esprit de bonne comédie dont il est empreint, rappelle les meilleures pages de l'*Elisir d'amore*. Même enjouement, même distinction dans le tour mélodique, car la musique bouffe de Donizetti a un accent particulier et bien personnel. Elle est plus retenue, plus discrète que celle de Cimarosa ou celle de Rossini, mais on y trouve une saveur à part et qui en est tout le charme.

Ce n'est pas que l'auteur de *Don Pasquale* se soit toujours assez surveillé pour ne pas imiter Rossini. Par instants, Rossini, le grand fascinateur, l'attire et l'enjôle si bien qu'il ne peut lui résister; et c'est ainsi qu'au quatrième acte d'*Alina*, il est tout à lui, et se livre sans peur au pastiche le plus flagrant de son style.

Mais veuillez tenir compte de ce que Donizetti en 1828, et bien qu'il ait déjà produit vingt et un opéras, n'était pas encore en possession de lui-même. Il n'avait pas frappé ses coups de maître avec *Anna Bolena*, *Lucrece Borgia* et *Lucie*.

Après le quatuor du premier acte, je veux citer encore l'air bouffe chanté par Ciampi à la fin du troisième. Cet air qu'on a redemandé se recom-

mande par une grande vivacité d'allure et un coloris violent.... En cherchant bien, on pourrait encore trouver dans la partition un duo d'amour écrit dans un bon style, puis encore quelques bribes mélodiques éparses dans les quatre actes. Mais on peut compter que quatre bons cinquièmes de la musique d'*Alina* sont destinés à rentrer dans l'oubli.

Nous n'en sommes pas moins reconnaissants envers M. Bagier d'avoir tenté cette résurrection. Songez donc! deux morceaux de bonne et franche musique par le temps de disette que nous traversons! n'est-ce pas là encore une mâne délicieuse?

Du reste, M. le directeur du Théâtre-Italien a voulu que ce fût fête ce soir-là chez lui; et il a fait étalage d'une mise en scène pompeuse et tout à fait inaccoutumée. Les costumes indiens, qui ont été fort remarqués, sont, dit-on, du grand artiste Gustave Doré.

Je n'ai pas besoin de rappeler que le sujet de la pièce d'*Aline reine de Golconde* est tiré du livret de Vial et Favières (musique de Berton), représenté en 1803, lequel était imité de la comédie de Sedaine (musique de Monsigny), jouée en 1766; laquelle comédie était elle-même empruntée à un conte de Boufflers.

Les archéologues auront à rechercher si Boufflers n'avait pas lui-même démarqué l'œuvre de quelque vieux conteur d'histoires.

ALBERT DE LASALLE.

CHAPEAUX ARTISTIQUES DE M^{me} CAMILLE

Dans le soupçon de chapeau que l'on porte aujourd'hui, le ruban, la dentelle, les fleurs, ne figurent plus guère qu'à l'état d'accessoires. La modiste doit faire de rien quelque chose.

Disons que M^{me} Camille s'acquitte de cette tâche avec un goût exquis. Elle met de l'art, un art infini, dans tout ce qu'elle chiffonne. La savante modiste semble transporter son inspiration de peintre habile, (car M^{me} Camille manie habilement le pinceau) dans la création de ses mignons chapeaux.

Aussi, nul n'entend mieux qu'elle l'harmonie des couleurs; c'est ce don des tons les plus variés et les plus suaves qui fait que ses coiffures prêtent au teint une délicieuse fraîcheur, une animation des plus piquantes.

M^{me} Camille est aussi une brillante élève du Conservatoire de musique. Nous avons donc affaire avec elle à une femme essentiellement artiste, qui déploie autant de coquetterie et de talent dans la confection de ses chapeaux mignons qu'elle en mettait dans ses vocalises ou dans ses tableaux.

M^{me} Camille (rue Rougemont au premier, près le faubourg Poissonnière) a surtout ce mérite essentiel: ses chapeaux coiffent jeune. Elle sait leur donner du style. La grande modiste arrive à doubler votre beauté, à renouveler votre fraîcheur par la grâce et l'élégance de ses créations.

M. V.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Le voici venir enfin le printemps, avec son cortège de fleurs, de parfums et de rayons. Comme il se fait désirer, surtout par la beauté féminine, qui l'attend avec une fiévreuse impatience, pour revêtir ses toilettes légères! Patience! encore quelques semaines, et son soleil nous dispensera ses faveurs lumineuses; bientôt les bourgeons laisseront percer la feuille, les roses et les lilas s'épanouiront, et les élégantes Parisiennes sortiront comme de brillants scarabées de leur chrysalides d'hiver.

La collection printanière de la Paix est déjà faite; il n'est que cet établissement pour devancer ainsi la saison. Ses clientes se reposent avec confiance sur son activité et son goût du soin de préparer leurs nouvelles toilettes. Elles sont sûres, au commencement de chaque saison, de trouver toujours dans ses rayons et dans ses galeries les fantaisies les plus fraîches et les plus imprévues. La mode y met son estampille sans jamais

se faire prier; elle sait bien que les créations de la Paix lui feront toujours honneur.

En effet, toutes les nouveautés de la Paix sont adoptées à l'envi par les femmes du meilleur goût. Ses robes, ses costumes, ses confections, ont une distinction qui se communique à celles qui les portent.

L'exposition de la Paix est vraiment un avant-coureur des beaux jours. Ses ravissantes soieries, ses jolies étoffes de fantaisie vous en donnent l'avant goût. En les examinant, il vous semble déjà respirer la brise tiède et parfumée.

Aussi cet établissement est-il bien récompensé de son zèle et de son activité en voyant accroître sa vogue. Comment ne lui serait-elle pas fidèle, après tant d'efforts intelligents pour la conquérir?

**

Le couso-brodeur Bonnaz, propagé par la maison Wilcox et Gibbs, boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta, a créé pour la femme du monde un délicieux passe-temps: travailler en s'amusant. Vous laissez le livre et le piano, vous vous mettez à votre machine, et vous brodez pour le prochain bal une tunique de tulle illusion, de manière à imiter à s'y méprendre le point d'Angleterre. Toute la tapisserie de votre salon sera bientôt de votre façon; et comme votre goût surpasse celui des plus habiles ouvrières, vous arriverez à faire de l'art. Vous dessinez les plus fantaisistes guirlandes sur le tulle ou la mousseline de vos rideaux; vous faites les plus originales arabesques applications drap sur drap ou cuir et velours, pour meubles. Comme le nid que l'oiseau construit lui-même, votre demeure est tout imprégnée des grâces de votre esprit.

**

La veloutine Fay, dont les grains impalpables s'incolent à l'épiderme, polir, blanchit, satine la peau.

A peine imprégné de cette poudre odorante, le teint brille d'un nouvel éclat; son incarnat semble plus rose; vos traits respirent une délicieuse fraîcheur. La suave composition de M. Fay (rue de la Paix), additionnée de bismuth pulvérisé, semble verser sur votre visage la jeunesse et la poésie. Il y a vraiment de l'enchantement dans ses effets.

**

Braver le temps et en détruire les effets désastreux est une des plus précieuses conquêtes de l'homme sur la nature. MM. Pinaud et Meyer sont parvenus, à force d'art, à conserver dans toute sa fraîcheur et dans toute sa pureté, en dépit des années, cette œuvre du Créateur que l'on appelle le visage humain.

Rien de tel que les savons de la Corbeille fleurie (boulevard des Italiens), à la guimauve, aux fleurs de mai, à la rosée végétale, et surtout au suc de laitue, pour assurer la santé du tissu dermal. Leur lait d'Hébé mérite bien de porter le nom de la déesse de la jeunesse; il embellit le teint et lui donne les teintes rosées de l'aurore. Leur crème de fraises et de lys donne au visage la blancheur de la plante virginale. Leur brosse électrique dentaire (D^r Laurentius) conserve l'émail des dents et purifie l'haleine.

C^{me} A. DE BORETTY.

Le *Petit Moniteur* commencera samedi prochain un nouveau drame judiciaire signé de l'auteur de *L'Affaire de la rue du Temple*.

Cette nouvelle œuvre de M. Constant Guéroult s'appellera LA BANDE GRAAFT. C'est l'histoire d'une terrible association de malfaiteurs dont les crimes épouvantèrent Paris et la province.

Nous pouvons affirmer que LA BANDE GRAAFT est un récit d'un intérêt extraordinaire, et que le *Petit Moniteur* va compter un succès de plus.

COMPTE D'UN BUDGET PARISIEN: Toilette et mobilier d'une élégante de 1869. — Tel est le titre de la dernière plaquette publiée par notre confrère LORÉDAN L'ARCHEY. Les comptes sont authentiques; ils resteront comme un monument de l'époque, et fournissent dès aujourd'hui de piquants points de comparaison.

LES OMBRES CHINOISES, tel est le titre du volume nouveau que vient de publier notre collaborateur Pierre Véron. Cet ouvrage se recommande, comme les précédentes œuvres du même auteur, par l'humour, la verve et l'observation caustique des mœurs contemporaines. — Aussi le succès de ce livre est-il aussi grand que mérité.



Préparatifs des grands magasins du Printemps, pour l'exposition générale du 21 mars.

UNE EXPOSITION

La gravure que nous reproduisons représente les préparatifs faits par les grands magasins du Printemps pour leur exposition générale, dont l'ouverture doit avoir lieu le lundi 21 mars.

Le propriétaire de ce vaste établissement veut, non-seulement que la marchandise soit fraîche et nouvelle, mais il veut encore que l'on puisse toujours dire :

Au Printemps, tout y est nouveau, frais, joli comme le titre.

Nous ne saurions donc trop engager nos nombreux lecteurs à visiter cette splendide exposition.

Elle sera d'autant plus intéressante que, dans les magasins du Printemps, on vous laisse circuler à l'aise; que les prix étant sur toutes les marchandises, vous vous renseignez vous-même, sans avoir l'ennui de déranger des employés, qui parfois insistent trop, et ne vous laissent pas tout le loisir de choisir.

On parle toujours beaucoup du Marie-Blanche

qui figurera à cette brillante exposition, et qui a obtenu le plus grand succès jusqu'à ce jour.

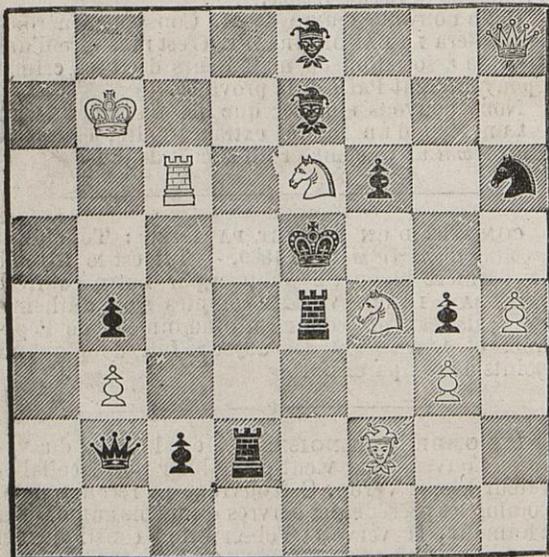
Cette superbe étoffe, dont la réputation est dès maintenant européenne, ne peut se comparer pour l'usage à aucun autre tissu, et les imitateurs aussi bien que les contrefacteurs, quel que soit le nom qu'ils présentent au public, n'ont eu et n'auront qu'un succès éphémère.

On me demande souvent pourquoi au Printemps l'on vend si bon marché; la réponse est, bien simple: les grands magasins du Printemps sont propriétaires de leur immeuble, et n'ont par conséquent pas de loyer à payer.

ECHecs

PROBLÈME N° 328

COMPOSÉ PAR M. L. DE BILOW.



Les blancs font mat en cinq coups.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1890 et le Manuel des emprunts d'état.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste: à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

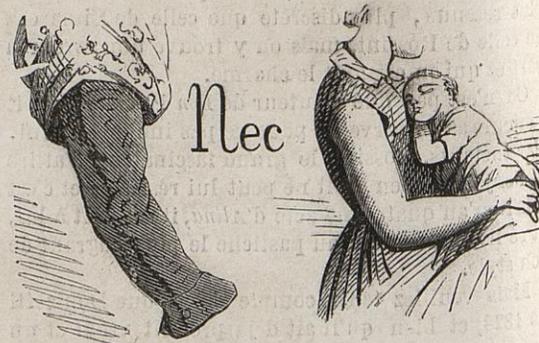
Vient de paraître: brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure franco, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la Chemiserie spéciale, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

Par une nouvelle combinaison, la maison Abel Pilon, rue de Fleurus, 33, à Paris, livre immédiatement contre un paiement de cinq francs par mois, pour 100 fr. d'acquisition, 6 fr. pour 120, 7 fr. pour 140, etc., toute la musique pour chant ou pour tous les instruments, musique religieuse, partitions, et

en général, toutes les œuvres musicales — avec prix nets — des premiers éditeurs de Paris. — Tous les principaux ouvrages de librairie sont fournis aux mêmes conditions de paiement.

Envoi franco des catalogues.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

A chaque saint sa chandelle.